

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

54

CINQUIÈME ANNÉE

JUIN 1958

**TARIF DES ABONNEMENTS**

	1 an	6 mois
France, Italie, Union Française ..	2 700 F	1 400 F
Etranger .....	3 200 F	1 600 F

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 250 francs

*Abonnement d'Honneur* : 10.000 francs, donnant droit  
à la dédicace des textes par les auteurs.

---

**Abonnements - Correspondances - Envois de textes**

« ARCADIE »

162, rue Jeanne-d'Arc, PARIS-XIII°  
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10.664-02  
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité  
des Auteurs.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.*

*50 francs pour tout changement d'adresse.*

---

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, postbox 1023. Copenhague. K.

Vennen. Postbox 809. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksforbundet for sexueelt likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boite postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique)

Mattachine. Post Office Box 1925. Los Angeles 53 (U.S.A.)

One. 232 South Hill Street. Los Angeles. 12. U.S.A.

Der Ring. Bottgerstrabe 14. Hamburg. 13

Renseignements à « Arcadie ».

---

Copyright « Arcadie 1958 »

— Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle —

Dépôt légal 1958 N° 332 - Imprimé en France

# A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

CINQUIÈME ANNÉE

JUIN 1958

---

## S O M M A I R E

Le combat d' <i>Arcadie</i> .....	4
Géographie d' <i>Arcadie</i> .....	5
La vieille dame, par LOU MASSO .....	9
Crimes et Châtiments, par MIGUEL MAHON .....	13
Enquête facile, par DANNY MARSH .....	17
Je voudrais, de BERNARD DENONCIN .....	33
La mort dans le delta, par MAURIZIO BELLOTTI ....	35
Lettre ouverte au docteur Lucotte .....	42
Ephémérides, par XAVIER BEAL .....	45
Le matin vient et la nuit aussi, de JEAN DAVRAY ....	52
Chansons interdites, de NICOLE LOUVIER .....	56
Les songes, de RAYMOND DE BECKER .....	59
Les amours de l'enseigne Froelich, de JAMES BARR ..	60
Le journal de DENTON WELCH .....	62
Bibliographie .....	65

## LE COMBAT D'ARCADIE

---

### ESPOIR

Bien sûr, il y a les ignorances scandaleuses, impardonnables quand on les trouve dans des ouvrages qui se targuent de mettre au point des connaissances établies. Nous avons signalé par exemple, les carences regrettables, pour ne pas dire plus ! que comporte *La Vie Sexuelle*, du Dr Paul Chauchard, parue l'an dernier dans la collection *Que sais-je ?* Il est pénible de les constater là.

\*  
\*\*

Bien sûr, si de cette collection scientifique nous tombons à *La Presse*, nous pouvons y lire ce début d'un conte policier (par ailleurs parfaitement insignifiant et vulgaire, page 6 du n° 649 du 15 avril) :

« Ce qui faisait la force de Sam Carol, c'est qu'il aimait les petits garçons... Notre policier pratiquait volontiers la pédagogie sodomienne... Un jeune commis laitier dont il attendait beaucoup de plaisir... » Plus loin : « Une troupe d'athlètes marocains dont le plus jeune n'avait pas quinze ans mais que la nature avait doté... etc... Il en fallait moins que ça pour que Sam Carol se passionne brusquement pour la technique si particulière des antidopistes. »

Voilà le cynisme agressif que se permet cet hebdomadaire, affiché partout, et lu par tous, vieux ou jeunes. (Et que l'on veuille bien, en passant, comparer cette prose débridée, avec la discrétion volontaire d'*Arcadie*, sur ce sujet délicat.)

(Voir la suite p. 31.)

# GÉOGRAPHIE D'ARCADIE

par

ANDRÉ BAUDRY

Cinquième année d'*Arcadie*. C'est le temps.

Et à travers l'espace ?

*Arcadie est partout.*

Géographie sociale ?

*Arcadie est partout.*

Dès sa naissance, en janvier 1954, *Arcadie* était déjà hors des frontières de France. Grâce aux autres associations européennes, grâce surtout à *Der Kreis* de Zurich, nous eûmes des abonnés en Europe.

Actuellement *Arcadie* a des lecteurs dans tous les pays du monde, à l'exception de la Russie et de la Bulgarie et de quelques pays du Moyen-Orient.

Nous avons naturellement plus de lecteurs dans les pays où la langue française est l'une des langues officielles : Belgique, Suisse, Canada.

Beaucoup de lecteurs dans les pays méditerranéens : Italie, Grèce, de plus en plus en Espagne, puisqu'il n'existe aucune association dans ces pays.

Des demandes nous arrivent de Pologne, de Bulgarie, de Yougoslavie, de Hongrie, par l'intermédiaire de libraires.

Nous sommes dans les deux Amériques... en Afrique... aux Indes...

Naturellement, rares sont les abonnés dans certains pays, mais l'essentiel est d'y être déjà, d'y demeurer. Et certainement *Arcadie* y serait-elle encore plus distribuée si n'existait l'absolue nécessité de connaître la langue française.

En France, Paris est indiscutablement le centre.

La province peut se classer ainsi : Sud-Ouest, Sud-Est, Est, Nord, Centre et enfin Ouest.

Les départements où nous trouvons le plus d'Arcadiens ne sont pas nécessairement les départements à forte population.

Les départements du Nord ou des Bouches-du-Rhône par exemple ne s'inscrivent pas ici comme les petits départements du Lot-et-Garonne ou de la Haute-Savoie.

Nous ne saurions d'ailleurs tirer de ceci d'autre conclusion que c'est parce que la propagande fut moins efficace.

On peut aussi dire que les homophiles des villes ou habitants des départements à grosse densité de population sont moins isolés, s'adaptent mieux et ne sentent point la nécessité de s'inscrire à un groupe. Je ne retiendrai pourtant pas cet argument, car pour les homophiles des campagnes ou des petites villes, jouent bien davantage la crainte et même l'impossibilité pratique de recevoir la revue.

Nous avons trouvé dans certains départements des arcadiens qui ont compris le rôle éminent qu'*Arcadie* peut exercer, ils nous ont aidé. L'arcadien isolé réfléchit davantage, il veut aider ses semblables.

Les départements de l'Ouest, toute la Bretagne, sauf le département de la Loire-Atlantique n'ont pas répondu à notre action.

Y aurait-il moins d'homophiles dans l'Ouest ? Personne ne pourrait l'affirmer. Il semble que ce soit les conditions de vie qui aient empêché les arcadiens de cette région de venir jusqu'à nous.

Des villes importantes ont également échappé à notre action, ainsi Dijon, Avignon. Mais dans de très petits bourgs de la Côte-d'Or ou du Vaucluse nous trouvons des arcadiens.

Plus d'arcadiens dans les départements montagneux que dans ceux du littoral (à l'exception des Alpes-Maritimes).

Plus d'arcadiens dans les départements à industrie que dans ceux de culture.

Enfin les départements qui entourent Paris sont peu représentés à *Arcadie*, je ne parle pas de la Seine-et-Oise et de la Seine-et-Marne, mais par exemple de l'Oise, de l'Eure, de l'Aisne...

Mais nous avons des lecteurs partout, et nous savons qu'on prête la revue.

Physionomie actuelle, nous poursuivrons notre route.

Est-il besoin de rappeler ici que lorsque je parle de propagande, il ne s'agit pas de propagande comme celle à

laquelle nous pouvons être habitués par les partis politiques. Ne viennent à nous que les homophiles et nous-mêmes n'allons que vers les homophiles.

Nous ne convertissons pas. Nous ne prêchons pas. Nous ne comptons pas les adversaires qui abandonnent leur camp pour venir dans le nôtre.

On est homophile. Et à ces homophiles que nous cherchons nous leur proposons une éthique.

Si nous regardons maintenant les professions représentées à *Arcadie*, nous les trouvons toutes.

Nous l'avons déjà écrit dans cette revue : ce serait une très grave erreur de penser que les homophiles ne se rencontrent que dans certaines classes de la société.

Dans une étude que nous souhaiterions prochaine nous examinerons plus attentivement les professions exercées par les arcadiens. Toutes les classes sociales sont représentées dans *Arcadie*. Et si je donnais ici des pourcentages, plus d'un serait surpris d'apprendre que telle ou telle profession est si largement représentée. Mais pour éviter des commentaires qui faute d'explications précises de ma part seraient ou fâcheux ou sommaires ou méchants, je réserve à plus tard cette étude particulièrement importante et captivante.

Je n'ai voulu par ces indications que montrer aux yeux de nos lecteurs une carte du monde et de la France spécialement.

On s'étonne parfois que nous soyons parvenus à tenir cinq ans. On pourrait peut-être penser que nous vivons grâce à un mécène. Non. Nous sommes parce que partout, dans le monde, des homophiles toujours plus nombreux, viennent à nous, pour mieux s'assumer, pour mieux vivre.

Nous ne faisons pas de miracles. Les insatisfaits et les fougueux pourraient être tentés par légèreté de juger bien faible notre action et ses résultats. Ceux qui aiment les grands coups, les révolutions, les renversements, seront toujours déçus par *Arcadie*. Est-ce à dire que nous ne soyons pas des révolutionnaires, des passionnés de vérité et de justice ?

Mais, dans l'état actuel des choses, nous pensons que toute notre énergie doit être employée à bien instruire ce problème, puis à éduquer, aider les homophiles.

Quand nous aurons rassemblé une véritable « somme »

arcadienne, quand nous aurons rassemblé autour de nous le peuple arcadien dans la dignité, faite de son travail, de sa tenue, de sa conscience, quand nous aurons fondu en un la science et la vie, alors, notre passion et notre soif de la vérité, de l'équilibre, de la justice, pourront prendre d'autres formes.

Pour l'instant l'histoire nous impose cette tactique, notre géographie aussi.

Et à ceux qui croiraient que nous tenons grâce à je ne sais quel marché conclu avec les pouvoirs publics, je répondrai que notre pérennité est simplement due à notre sévérité, à notre morale.

En 1954, on pensait peut-être à une revue légère, licenciée.

Nous avons dérangé des homophiles. Nous avons brisé des habitudes. A certains nous avons donné le remords, le sens de la vie, la volonté du combat, le désir du mieux. A beaucoup nous avons donné la *joie*, joie de l'intelligence et joie du cœur. Sans bruit, sans éclat.

Je puis dire que nous avons surpris, étonné, les autres et beaucoup d'entre nous. Et pendant trois ans au moins, chaque mois, on se demandait s'il n'y aurait pas du nouveau... un changement de doctrine. Durer n'est pas pour nous un motif de relâchement. Durer n'est pas une satisfaction. Il nous faut, il nous faudra toujours plus. Quoi ?

Un monde où tous, arcadiens ou non arcadiens, seront dans la Joie. Mieux, un monde où il n'y aura plus d'arcadiens ni de non arcadiens. Il y aura simplement des hommes et ces différences sexuelles ne compteront plus.

Ce n'est pas nous qui avons créé le problème, ce n'est pas nous qui l'entretiendrons. Ce jour-là, *Arcadie* changera de ton. Pas avant.

ANDRÉ BAUDRY.

# LA VIEILLE DAME

par

Lou MASSO

L'amour met ses victimes, parfois, dans des situations délicates. C'est grâce à l'une d'elles que je garde pour une vieille dame un souvenir ému et reconnaissant.

Comme chaque année, au mois d'août, ma famille était revenue dans la maison que nous avions à V..., célèbre ville d'eaux. C'était toujours pour moi une joie immense de retrouver cette demeure rustique. Tout ce qui avait enchanté mon enfance s'y trouvait entassé au grenier... ma chambre avait toujours le léger parfum des choses fanées, son papier à fleurs, ses gravures romantiques...

Aussitôt, les vacances s'organisaient, nous combinions, ma sœur et moi, des excursions, des jeux... que nos parents approuvaient, sans y participer du reste.

Au cours d'une matinée de ces vacances heureuses, je voulus faire l'achat d'un disque. Il était onze heures, l'air était doux, le soleil déjà chaud... Une chemisette blanche, un short, les pieds nus à l'aise dans mes sandales, j'étais content de vivre, d'exister, je respirais le bonheur tel qu'on peut, à cet âge, l'imaginer...

Au grand comptoir des disques, la seule personne que je vis, ce fut Lui. Pensif, presque soucieux, il était penché, il en triait avec attention une imposante pile... quand, tout à coup, souriant, il se redressa en brandissant triomphalement celui qu'il avait cherché...

Nos regards se rencontrèrent, et je devais sans doute avoir l'air bien subjugué... car il éclata de rire...

Plus il riait, plus il était beau, et plus il était beau, plus j'étais conquis et stupide... enfin il eut la charité de calmer son rire et de venir à moi. S'inclinant avec une majesté comique, il se présenta :

— Pierre S...

Je retrouvai ma voix pour balbutier à mon tour :

— Louis M...

En quelques instants, je l'avais vu et très sérieux et très gai... et — je m'en suis rendu compte par la suite — c'était bien là le fond de sa nature.

Nous causâmes, c'était vraiment un garçon épatant, nous primes rendez-vous pour l'après-midi, il régla son achat, nous fîmes encore

quelques pas, et je rentraï chez moi dans l'enthousiasme et le trouble.

Durant quelques jours nous ne nous quittâmes plus que pour d'indispensables présences dans nos familles, dont les horaires d'ailleurs ne concordaient pas toujours, mais enfin nous fîmes souvent du camping ensemble, et assez loin... dans les montagnes environnantes. Cette nouvelle vie n'était que jolée... je l'adorais, et lui, prenait plaisir à se laisser adorer...

Un jour, pourtant, il ne fut pas au rendez-vous. Une erreur était impossible ! c'était toujours le même lieu de rencontre... nous n'en avions jamais imaginé un autre.

Quel contre-temps avait pu survenir ? Quel accident ? Ma journée fut bien maussade, et, comme on fait toujours en pareil cas, je ne vivais que pour le lendemain, y reportant tout mon espoir...

Mais je ne le vis ni le lendemain, ni le surlendemain, ni le troisième jour... Je n'y tenais plus, j'étais fiévreux, j'errais dans la ville... désespéré, buté, crispé, espérant tomber sur lui à chaque détour de rue. J'imaginais son explication. Je m'entendais lui répondre, avec des mots durs... mais aussitôt je me plaisais à évoquer ses bonnes raisons et « un certain sourire » qui fait tout pardonner...

Les gens qui me voyaient arpenter les rues, hésiter aux carrefours, parler seul, prendre subitement telle ou telle direction, pouvaient éprouver quelque curiosité pour ce garçon étrange ou si préoccupé...

Brusquement, l'idée me vint d'aller à la maison de disques et de chercher à y savoir son adresse... Il y était peut-être vraiment client... Je me mis à courir.

C'était une demi-victoire : j'avais son adresse. Je la tenais, sur ce bout de papier. Le dîner me parut interminable. Avec quelle impatience j'en attendis la fin, pour m'éclipser sous un prétexte quelconque et foncer vers sa demeure !

Ce n'était pas tout près. La nuit tombait déjà... Je consultai à nouveau cette bienheureuse adresse, à la lueur d'une allumette pour mieux la lire : je me brûlai les doigts... C'était bien là !

Je devinais une imposante et riche villa. Dans le rectangle lumineux des fenêtres du rez-de-chaussée, passaient, en ombres chinoises, des silhouettes diverses...

Je restai blotti de l'autre côté de la route, combien de temps ? une heure... peut-être davantage, je n'en sais rien.

J'étais là, immobile, ne sachant plus quel parti prendre, envisageant même de revenir le lendemain, au jour... Mais je n'avais en tête qu'une idée : revoir Pierre. La tentation fut la plus forte : je traversai la route, j'escaladai la grille de clôture.



Le maître de maison se fit répéter, pour la troisième fois, le récit — circonstancié — de cette intrusion nocturne :

Le jardinier-concierge toussa, prit un air important, et recommença :

— Comme je l'ai déjà dit à Monsieur, c'est en allant vérifier les fermetures de la grille, comme je fais tous les soirs, à la même heure, que je vois mon vieux Dick bondir vers un fourré et aboyer furieusement... je l'appelle... c'est comme si j'avais craché en l'air, sauf votre respect ! — intrigué, je m'approche, et je distingue ce garnement, je lui saute dessus — il se débat comme un diable — enfin bref... j'ai pu vous l'amener ici...

Le salon où nous nous trouvions tous était cossu, un peu vieillot, mais de très bon goût... c'était le décor parfait pour ce petit drame tragi-comique :

Il y avait M. et Mme S..., parents de Pierre, et son oncle paternel, personnage effaré, qui ne pouvait que répéter : « C'est inouï !... c'est inouï !... ». Le jardinier. Et moi, — dans quel embarras, on peut l'imaginer !...

— Alors, jeune homme, vous ne voulez rien dire ?

Je restai les lèvres serrées.

— Mais enfin, sacrebleu, on ne s'introduit pas ainsi chez les gens sans de bonnes raisons en tête, j'ai du mal à penser à une tentative de cambriolage, personne encore n'était couché...

— Et vous n'avez pas l'air d'une fripouille, dit doucement Mme S...

Un lourd silence retomba sur les assistants. Je ne pouvais pas me résoudre à dire la vérité et pourtant cela m'eût sauvé. J'étais d'autre part désespéré de ne pas même apercevoir Pierre, et il m'était impossible, surtout maintenant, de prononcer... son prénom...

— Eh bien, jeune homme, reprit M. S..., je ne vois qu'une solution : téléphoner à la gendarmerie. Eux, s'occuperont de cette affaire. après tout, cela les regarde...

Je sentis une sueur froide... Je pensais à mes parents, au scandale, mais je demeurais muet.

M. S... décrocha le récepteur, composa le numéro :

— Allo, la gendarmerie ?

A cet instant, la porte du fond s'ouvrit, une dame âgée parut sur le seuil. De sa main droite, elle s'appuyait sur une canne; elle était grande, droite. Son visage était encadré de magnifiques cheveux blancs.

Sans trop savoir pourquoi, en la voyant, je me sentis un peu rassuré.

— Mon gendre, laissez ce téléphone, je vous prie.

Le ton était empreint d'autorité, mais légèrement nuancé d'ironie.

M. S..., tout décontenancé, posa le récepteur et voulut prendre la parole, mais la vieille dame l'interrompit :

— Vous êtes tous devenus fous...

Et se tournant vers moi, elle ajouta :

— Ceci, monsieur, est un peu de votre faute, je vous avais demandé une entrevue confidentielle, mais... pas secrète au point de vous laisser traiter comme un bandit; de plus, j'aurais aimé une visite un peu moins tardive, les dames âgées gagnent leur chambre de bonne heure, jeune homme.

La vieille dame mentait pour me sauver, je la fixais avec stupeur.

— Nous conviendrons d'un autre moment, mon garçon, ce soir je suis fatiguée. Si vous voulez m'offrir votre bras jusqu'à la grille, je prendrai un peu l'air volontiers, ce sera excellent pour mon sommeil.

Je m'avançais au milieu du cercle médusé, et avec le plus de sang-froid possible tendis mon bras à la vieille dame.

Nous quittâmes le salon, descendimes lentement le perron... J'avais le cœur qui battait à grands coups...

Elle s'appuyait sur moi, la tête haute, sans prononcer un mot...

J'éprouvais soudain le désir de la remercier et de me disculper :

— Je vous remercie, madame, je ne suis pas entré dans le parc pour voler... j'espère que vous me croyez...

Elle tourna lentement la tête et me regarda gravement :

— Quand on a mon âge, mon garçon, on sait toujours où est la vérité... et elle n'est pas toujours là, où les imbéciles le croient...

Nous avions traversé tout le jardin. Je ne savais comment exprimer ma reconnaissance. Elle coupa court, posa la main sur mon épaule et murmura très vite :

— Ne cherchez jamais à revoir Pierre, croyez-moi, mon enfant. Elle referma doucement la grille.

Je m'enfuis les joues en feu...

Lou MASSO.

# CRIMES ET CHATIMENTS

*par*

MICUEL MAHON

En octobre 1956, dans le numéro 34 d'*Arcadie*, j'ai déjà eu l'occasion de donner un bref aperçu de la situation de l'homophilie en Suisse tant en ce qui concerne l'état de la législation que la façon dont l'opinion publique réagit à l'égard des homophiles. Je relevais en particulier que dans la Suisse alémanique on se montrait en général beaucoup plus tolérant et compréhensif qu'en Suisse française vis-à-vis des homosexuels en général comme aussi dans l'application des lois pénales en cas de délits contre les mœurs.

Deux exemples récents venant illustrer d'une façon particulièrement frappante cette opinion, j'ai pensé intéresser les lecteurs d'*Arcadie* en les leur résumant.

\*  
\*\*

Le premier cas a pour théâtre une petite ville de Suisse romande et s'est passé il y a un peu plus d'un an.

Un homme de près de 70 ans est trouvé assommé une nuit, dans un bosquet voisin de la ville. Son portefeuille a disparu. On suppose un crime crapuleux, la presse s'indigne à juste titre de cet odieux assassinat.

Le lendemain, on arrête le coupable et brusquement la presse se montre très discrète et l'horrible meurtre devient une triste affaire de mœurs.

On révèle en effet que la victime était connue pour ses tendances homophiles tandis que le meurtrier est un apprenti de 19 ans, dévoyé mais de bonne famille. Les deux hommes ont passé toute la soirée à boire dans un café. A deux heures du matin, ils n'ont pas craint d'entreprendre une promenade hors de ville, malgré l'hiver.

Selon les aveux de l'assassin, seul témoin survivant de la scène, la victime aurait alors adressé des propositions immorales à son compagnon. Saisi d'indignation ce dernier frappa, sans se rendre compte de ce qui se passait, dit-il, mais assez lucide cependant

pour ne pas omettre d'emporter le portefeuille du vieillard, étendu à terre inanimé.

Il n'était plus question de crime crapuleux, tout simplement un innocent avait défendu avec un peu trop d'énergie sa vertu menacée par un vieillard libidineux. C'est à peine si l'on ne parla pas de légitime défense !

Il fallait bien reconnaître cependant qu'il y avait quelque audace à vouloir faire adopter cette version édulcorée des faits. Le meurtrier, en effet, était connu pour accepter la compagnie payante de messieurs plus âgés. D'autre part le fait de se promener hors de ville, la nuit, avec un inconnu ne donnait guère de crédit à la version de la surprise. Enfin le vol conscient du portefeuille paraissait peu compatible avec l'état d'aberration passagère qu'invoquait le criminel pour excuser son forfait.

En dépit de toutes ces contradictions la justice adopta elle aussi une attitude conciliante. L'inculpé ne fut pas traduit en Cour d'Assises, comme un quelconque meurtrier, mais il fut simplement renvoyé devant le Tribunal Correctionnel comme prévenu de lésions corporelles ayant entraîné la mort.

Les débats ne furent pas accablants pour l'accusé, la victime n'étant malheureusement plus là pour se défendre. On invoqua le jeune âge du prévenu, les mœurs du défunt, on se garda d'insister sur le vol du portefeuille et le jeune voyou fut condamné au minimum de la peine prévue par le code, soit un an d'emprisonnement avec, un comble, le bénéfice du sursis.

C'était vraiment faire bon marché de la vie humaine. Ce jugement ne provoqua aucune réaction dans l'opinion publique. Quelques juristes, soucieux du respect dû aux lois, s'indignèrent bien un peu, mais les bons bourgeois conformistes ratifièrent apparemment une sentence qui excusait le crime, sans doute parce qu'il avait été commis sur un homophile.

\*  
\*\*

Je n'aurais certes pas rappelé dans notre revue cette triste affaire si un second cas n'avait démontré récemment qu'il existe heureusement, dans d'autres régions du pays, une conception plus sévère du respect dû à la personnalité humaine.

Cette seconde affaire s'est déroulée en Suisse allemande, dans la plus grande ville du pays : Zurich.

Le jour de la Pentecôte 1957, un musicien connu — comme tel et comme homophile — est trouvé assassiné dans son appartement.

L'enquête fut difficile. Après plusieurs semaines on arrêta néanmoins l'assassin, un dévoyé de moins de vingt ans qui prétendait

## CRIMES ET CHATIMENTS

également avoir tué sous l'effet de l'indignation causée par les propositions qui lui avaient été faites.

Malheureusement pour lui, la police n'eut pas de peine à établir qu'il n'était pas un débutant et qu'il n'avait d'autre revenu que le produit de sa prostitution.

L'affaire fut instruite minutieusement et le meurtrier fut condamné par la Cour d'Assises de Zurich à dix ans de réclusion. Le jugement fut confirmé en appel.

S'il est toujours pénible d'entendre condamner à une lourde peine de prison un jeune individu, aussi dangereux soit-il, il est des cas cependant où toute sensibilité exagérée doit être écartée. Tout crime contre la vie humaine doit être puni selon la loi et quelle que soit la personnalité et le genre de vie de la victime.

\*  
\*\*

La condamnation du coupable ne mit pas encore un point final à cette affaire qui eut un épilogue imprévu.

Les débats devant la Cour d'Assises avaient établi que le meurtrier avait passé les quelques semaines s'étant écoulées entre son crime et son arrestation à vagabonder, logeant le plus souvent chez des amis de rencontre. Or il n'avait pas vingt ans et la loi suisse, comme la loi française d'ailleurs, punit les actes contraires à la pudeur commis avec des mineurs du même sexe.

Quelqu'un s'en avisa et interpella le Gouvernement devant le Parlement Zurichois en demandant que toutes les personnes qui avaient hébergé le meurtrier et avaient eu avec lui des relations sexuelles soient inculpées de débauche contre nature. (C'est ainsi que le code pénal suisse qualifie le délit.)

Ce qui fut surprenant et qui constitue le seul élément positif dont nous ayons sujet de nous réjouir dans cette affaire, fut la réponse du Gouvernement de Zurich, connu pourtant pour son austérité, et qui, sans se soucier de considérations politiques ou électorales, déclara à peu près ceci :

« Avant de gagner Zurich, le meurtrier songeait déjà à vivre de la prostitution. Dès son arrivée dans la ville, il s'est régulièrement rendu dans les endroits fréquentés par les homosexuels. Aussi n'a-t-il pas été condamné seulement pour meurtre, mais aussi pour avoir fait métier de commettre des actes contraires à la pudeur. Il est exact que le code punit celui qui induit une personne mineure du même sexe à commettre ou à subir un acte contraire à la pudeur, mais dans le cas particulier on ne peut de bonne foi prétendre que le mineur ait été « induit » à commettre de tels actes, car c'est lui incontestablement qui les a provoqués par son attitude. Une poursuite pénale contre les per-

sonnes majeures qui ont entretenu des relations avec lui ne saurait entrer en ligne de compte car il était déjà perversi. »

C'est là une solution raisonnable et de bon sens qui satisfait l'équité. Il serait vraiment choquant de condamner ceux qui répondent malheureusement aux sollicitations d'individus aussi dangereux au risque de leur vie. La loi n'a que faire de protéger de tels criminels, fussent-ils encore mineurs.

Néanmoins l'attitude du Gouvernement zurichois exigeait un certain courage. Il n'y a pas très longtemps en effet que le Tribunal fédéral suisse, la plus haute autorité judiciaire du pays, déclarait que le mineur, même perversi, devait être protégé dans tous les cas contre les manœuvres homosexuelles de personnes majeures.

En rompant avec cette jurisprudence, les autorités zurichoises ont donné à entendre clairement que les homosexuels avaient, eux aussi le droit d'être protégés aussi bien contre le vol, le chantage ou la mort, que contre les provocations d'être perversis et dangereux.

Alors même que dans une partie de la Suisse cette manière de voir n'est pas encore unanimement admise et que l'on a trop tendance à excuser ceux qui exploitent les homophiles, il est cependant réconfortant de constater que, dans la plus grande ville du pays, des hommes intelligents osent exposer publiquement leur opinion sur une question aussi délicate.

Puissent ces deux cas servir de mise en garde à tous ceux que séduisent trop la jeunesse et l'inconnu !...

MIGUEL MAHON.

---

---

## O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale

Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

*Articles philosophiques et scientifiques,  
récits, poèmes, illustrations*

ONE, 32 South Hill Street, Los Angeles, 12, California, USA.

ABONNEMENT : 1 800 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'Arcadie.

# ENQUÊTE FACILE

par

DANNY MARSH

*A M.-B. E., en amical hommage  
de D. M. qui joue les E. P.*

On a beau savoir que ces choses doivent arriver un jour, le choc n'en est pas moindre lorsqu'elles se produisent.

Je demeurais, le souffle coupé, le cœur battant à grands coups, une curieuse sensation au creux de l'estomac, les yeux rivés à l'article de *France-Midi*.

**ASSASSINAT D'UN PEINTRE.** — Ce matin, à 7 heures, trois chiffonniers signalaient au Commissariat de police de Gennevilliers la découverte qu'ils venaient de faire, sur un terrain vague à proximité de la Seine, d'un cadavre d'homme.

Les policiers s'étant rendus immédiatement sur les lieux trouvèrent, au pied d'un mur qui sépare le terrain d'un enclos industriel, le corps d'un homme élégamment vêtu, âgé d'une cinquantaine d'années, qui avait succombé à un coup de couteau, porté dans la région du cœur. Une enquête rapide a permis d'identifier la victime comme étant le peintre Henri Darrigade, qui demeurait 122, avenue Hoche. Le vol semble avoir été le mobile du crime.

Henri Darrigade était surtout connu du public pour les décors qu'il avait dessinés pour les ballets de San-Remo, mais c'était aussi un peintre d'une facture austère dont le Musée de New-York avait acheté, voici deux ans, deux tableaux.

Les lignes dansaient devant mes yeux. Henri... A sept heures du matin, dans l'aube sale de la banlieue, sur un tas d'immondices... Henri, toujours si soigné, si amoureux de ses aises et de son confort, et qui se plaignait de mener une vie de forçat lorsque, par hasard, il était obligé deux jours de suite de se lever avant dix heures...

Mes pensées se rebellaient contre l'évidence. Je ne pouvais le croire. Je l'avais vu l'avant-veille, chez les Montigny, si gai, si plein de projets et d'entrain, si sûr de lui et des autres...

Et pourtant, ce n'était que trop prévisible. Cent fois je le lui avais dit, tous ses amis le lui répétaient sans cesse. Il était d'une imprudence folle dans ses équipées nocturnes. Malgré plusieurs incidents qui auraient pu tourner au tragique, il ne pouvait se résoudre à cesser de chercher des amis de rencontre dans les lieux les plus invraisemblables, et de se laisser entraîner par eux dans n'importe quel coupe-gorge. Une fois il s'était fait dépouiller de sa montre, de son stylo, de ses trois bagues et de sa chaînette d'or; une autre fois, il avait reçu en pleine figure un coup de poing qui lui avait brisé une dent et avait été à demi étranglé; mais son démon le possédait, et nous ne connaissions que trop ces soirs, où, oubliant tous nos conseils, il partait vers ce qu'il appelait, incorrigible idéaliste, l' « inconnu », — un inconnu trop connu.

Il avait bien adopté l'habitude de prendre quelques précautions — peu d'argent sur lui, pas de bijoux, et pas de vêtements trop élégants. Mais cela n'avait pas suffi, et il avait fini par rencontrer sa mort, — sa mort sous les traits trompeurs de quelque garçon brun, puisqu'il les aimait ainsi, dans l'éclair simultanément d'un sourire et d'un poignard.

Le téléphone sonna.

« Allo, Danny. » C'était Jim. « Tu as lu le journal ?... Oui, crois-tu, à Gennevilliers ! Lui qui disait qu'au-delà de l'Étoile, ce n'était plus Paris... Non, je ne l'avais pas vu depuis... attends, depuis le coquetèle de Laurence. Il paraît qu'il faisait les décors pour *Sainte-Jeanne*. Tu les connais ?... Dis donc, tu sais qui est chargé de l'enquête ? L'inspecteur Martin, oui, celui que nous avons vu une fois chez les Rick. Tu te rappelles ? Au moins, ce sera une enquête facile pour déterminer le mobile du crime, pauvre Henri. Mais l'inspecteur aura du fil à retordre pour trouver le coupable... ça peut-être n'importe lequel des voyous de Paris et de la banlieue âgés de vingt à trente ans et pourvus de cheveux noirs, tels que je connaissais les goûts de Darrigade... Tu n'étais pas avec lui hier soir ?... Non ? Moi qui pensais que tu allais pouvoir aider la police ! Enfin, ça devait arriver, quoi !... »

Je coupai, exaspéré. Jim est un gentil garçon, aussi intelligent que peut l'être un danseur, mais son parti-pris de frivolité me faisait mal, alors que le corps d'Henri gisait...

Je décidai soudain d'appeler l'inspecteur Martin. Darrigade n'avait pas de famille directe, vivait seul avec son valet de chambre, et, entouré de dizaines de « chers amis », à la mode de notre milieu d'artistes, n'avait pour ainsi dire pas de vrais intimes, à part, peut-être, deux ou trois, dont moi. Je sentais que c'était mon

## ENQUÊTE FACILE

devoir d'aller le contempler, figé dans l'aspect que lui conférait la dignité éternelle de la mort — une mort que tous jugeraient ignoble mais que, peut-être, il eût lui-même choisie, à force de penser à elle, comme au sceau sanglant et inéluctable de sa destinée d'homosexuel...

L'inspecteur Martin, par chance, se rappela m'avoir quelque temps auparavant rencontré chez nos amis communs Enriquez. Nous avions, ce soir-là, assez longuement « causé peinture », et il connaissait mon nom pour l'avoir vu deux ou trois fois à des expositions. Il ne m'avait pas caché qu'il n'aimait pas beaucoup mon style, ce qui est un genre de franchise assez rare pour qu'on l'apprécie lorsqu'on la rencontre, et nous nous étions quittés enchantés l'un de l'autre. Il me revint soudain à la mémoire qu'Henri était aussi à cette soirée des Rick, comme nous appelons les Enriquez. Je demandai à Martin s'il avait connu Darrigade personnellement.

« Non », répondit l'inspecteur. « Je ne lui avais parlé que très rarement... J'aimais ses œuvres, pourtant, mais vous savez, il n'était pas toujours facile à aborder... Et puis, je me disais qu'il serait toujours temps, plus tard... Et maintenant, me voilà chargé de l'enquête sur son assassinat. Une enquête facile, j'en ai peur, car ce pauvre Darrigade avait des goûts bien dangereux... Mais voyons, Monsieur Marsh, vous qui le connaissez si bien, vous pourriez peut-être m'aider à retrouver la dernière de ses rencontres ?... »

Je ne demandais pas mieux que de dire à l'inspecteur Martin tout ce que je pouvais savoir; et cela me permettait de solliciter, sans risque de le surprendre, l'autorisation de voir le corps d'Henri. Nous convinmes que je passerais au Quai des Orfèvres à quatre heures et que l'Inspecteur m'emmènerait au Quai de la Râpée.

Après avoir raccroché, je restai à méditer quelques instants. Dans mon atelier, entre deux de mes esquisses, au-dessus du divan bas qui accueille mon repos et — parfois — de moins innocents épisodes, j'avais placé la petite nature morte qu'Henri m'avait offerte l'année précédente pour mon anniversaire, — un poisson, deux tomates et deux citrons sur une table de bois blanc dans l'éclat froid des couleurs violemment opposées qui était sa manière habituelle.

Je réentendais sa voix, l'avant-veille à la soirée des Montigny. Nous avions parlé de ses décors pour *Sainte-Jeanne*, de son projet d'exposition à Londres à l'automne, de ses démêlés avec le fisc (qui étaient fabuleux et, du reste, de notoriété publique), d'une marine de Dufy qu'il avait admirée chez Van Held, le marchand de tableaux de la rue de La Boétie où il vendait lui-même. Il m'avait invité à venir avec lui visiter une exposition de Jean Boulet, raconté des anecdotes salées sur Donald et sur Jim, décrit la propriété des Chamillant à Corbeil où il avait été passer quelques jours...

Il ne m'avait pas dit qu'il avait l'intention, le lendemain, d'aller chercher l'aventure à Gennevilliers. Mais, comme il savait ce que je lui aurais répondu, il n'y avait rien d'étonnant à cette abstention.

Je ne pus me résoudre à reprendre mon pinceau, et j'allai flâner le long des quais avant de rejoindre l'inspecteur.

\*  
\*\*

« C'est une affaire banale, de notre point de vue », disait Martin, tandis que la voiture de la P.J. essayait de se frayer un passage parmi les encombrements de l'Hôtel de Ville. « Elle va faire les gros titres, dans la presse du soir, à cause de la personnalité de Darrigade, mais, techniquement parlant, c'est du tout-venant... Vous savez qu'il avait une fiche à la Mondaine ? Oui, bien sûr... »

J'avais jugé inutile de cacher à l'inspecteur mes propres goûts, sachant bien que de toute façon il n'en ignorait rien, et que cela était indifférent à son enquête.

« Oui, Darrigade avait eu déjà quelques histoires...

— Vous appelez cela « quelques histoires » ? Il avait failli se faire étrangler, il y a deux ans, à Clichy, et une autre fois il avait dû, à trois heures du matin, téléphoner de Nanterre, à son valet de chambre, de lui apporter des vêtements, car il s'était fait voler jusqu'à son pantalon... la veille de Noël !..

— Ce qui m'échappe, poursuit Martin, c'est qu'un homme de son intelligence, de son raffinement, ait pu pousser l'inconscience jusqu'à continuer...

— Hélas, Inspecteur, vous savez bien dans ce domaine-là l'intelligence et le bon sens même sont les très humbles esclaves des instincts, et que les instincts...

— Si je comprends bien, Darrigade aimait les mauvais garçons, les types inquiétants ?...

— Oui, son habitude était d'aller flâner dans les bars mal famés de Pigalle et de Clichy, de lier conversation avec un garçon qui lui plaisait...

— Mais, une fois l'affaire engagée, n'aurait-il pas été plus simple pour lui d'emmener ses conquêtes à l'hôtel ? Je ne suis pas de la Mondaine, mais enfin je sais qu'il y a des hôtels pas trop regardants sur ce genre de choses, dans ces quartiers...

— Oui, Inspecteur, c'est ainsi que les choses se passaient le plus souvent. Il avait quarante-huit ans, et, malgré la culture physique, ce n'était pas un Adonis, et il le savait. Il était résigné d'avance à payer ses partenaires... Mais, parfois, une espèce de frénésie le prenait, et il partait à l'aventure, en banlieue, là où il savait trouver des ouvriers, des...

## ENQUÊTE FACILE

— Il préférerait les bruns, m'avez-vous dit. Dois-je comprendre que les Arabes, les Espagnols, les Siciliens ?...

— Oui, et je lui avais souvent donné des conseils de prudence.

— Conseils qu'il n'a que trop mal suivis, puisqu'enfin, un coup de couteau en pleine poitrine, c'est un crime qui porte la signature d'un de ces gens-là... »

La voiture, une fois franchi le feu rouge du Pont-Marle, fonçait sur les quais.

« Attendez-vous à un spectacle peu esthétique, Monsieur Marsh. La Morgue n'est pas un appartement de l'avenue Hoche. Et il y a eu l'autopsie... »

— Ah... Je ne savais pas qu'on l'avait autopsié ?

— C'est une règle pour tous les assassinats. Cela permet de situer l'heure de la mort. C'est ainsi que nous savons que Darrigade a été tué à peu près deux heures après son dîner — un dîner remarquablement copieux et arrosé, soit dit en passant : foie gras, langouste mayonnaise, jambon de Parme, et le reste à l'avenant. En admettant, ce qui semble vraisemblable, qu'un tel repas, commencé, disons vers huit heures et demie ou neuf heures, a dû durer au moins une heure, cela donne environ onze heures et demie, ce qui correspond aux autres données de l'autopsie comme heure du crime... A propos, savez-vous si Darrigade avait l'habitude de manger seul au restaurant ? dans le cas contraire, nous pourrions sûrement retrouver la ou les personnes avec qui il aurait diné hier soir.

— Mais pourquoi n'aurait-il pas diné chez lui ?

— Parce que son valet de chambre était de sortie. Nous l'avons interrogé dès ce matin.

— En tout cas, il arrivait très souvent à Darrigade de s'asseoir devant une table de restaurant, seul, et il changeait volontiers d'établissement; il appelait cela « explorer la carte de gueule ». Une chose, cependant, m'étonne, Inspecteur.

— Quoi donc ?

— Ce dîner copieux. Darrigade prétendait, — à juste titre —, qu'un estomac trop plein est la plus mauvaise des conditions pour... enfin, pour goûter d'autres plaisirs. Dans ses soirs de « messallerie », comme il disait avec une réminiscence de Juvénal, il avait soin de manger légèrement.

— Alors il faut croire qu'hier soir l'envie l'a pris brusquement... ou qu'il a rencontré inopinément quelqu'un...

— Pour ma part, Inspecteur, je pencherais plutôt pour la seconde hypothèse, car je ne le vois guère, à onze heures du soir, partant brusquement pour Gennevilliers...

— Tandis que, s'il y a été entraîné par une personne de connaissance... Savez-vous, Monsieur Marsh, que vous m'ouvrez là une voie pour mon enquête ? Imaginez qu'il se soit trouvé, après son

dîner, en présence d'un garçon avec qui il aurait eu déjà des relations, et que ce garçon l'ait attiré...

— Peut-être. En tout cas, Darrigade n'était pas fou, et il était parfaitement conscient de ses actes, même lorsque ceux-ci étaient... disons peu conformes à la morale courante. Il n'aurait suivi à Gennevilliers qu'un ami très intime, et je le connaissais assez, justement, pour vous affirmer qu'aucun de ses amis intimes n'avait avec lui ce genre de relations. Il appartenait à cette catégorie d'homosexuels pour qui le cœur et... le reste ont deux domaines très distincts. S'il est allé à Gennevilliers, c'est en toute connaissance de cause et délibérément. Je croirais plutôt, pour ma part, que c'est au dîner qu'il s'est laissé entraîner, soit par quelqu'un qu'il vous faudra trouver, soit par sa gourmandise. »

Le chauffeur engageait la voiture sur la rampe qui, du quai de la Râpée, descend vers le hideux bâtiment de l'Institut médico-légal.

Dans les couloirs flottait une âcre odeur de formol, écœurante et pénible aux yeux. Je luttais contre la nausée, avant même d'être mis en présence du corps d'Henri. Un drap le recouvrait, bien qu'on lui eût remis son pantalon et une chemise de toile. Je m'étonnai de ce dernier détail, avant de songer que la chemise du malheureux devait être déchirée et pleine de sang.

Les traits du visage étaient calmes, sans inquiétude, sans angoisse, sans révolte. Leur vue me reconforta, et je fus heureux d'être venu jusqu'à la Morgue, car je savais désormais qu'Henri n'avait pas souffert, et que, s'il avait vu le geste assassin, il l'avait accepté.

La voix de l'inspecteur interrompit mes pensées, au moment où je crois bien que j'allais pleurer.

« Le reconnaissez-vous ? dit-il.

— Oui, bien sûr... Quand donnera-t-on le permis d'inhumation ?

— Demain, sans doute. Savez-vous si Darrigade avait des désirs, quant à son enterrement ?

— Non, mais il n'en avait sûrement pas, Inspecteur. Il aimait tant la vie que la mort lui semblait lointaine... et pourtant... »

Ma voix tremblait un peu. Martin me prit le bras et m'éloigna.

« Il n'a pas souffert, vous savez. Il ne s'est même peut-être rendu compte de rien. Il s'est cogné en tombant à la renverse, mais il devait déjà être mort; et ses bijoux ont été arrachés après que le cœur avait cessé de battre : les blessures n'ont presque pas saigné.

— Pourquoi, ses bijoux ? On lui a volé ses bijoux ?

— Mais bien sûr. Vous pensez bien que son assassin ne les lui a pas laissés ! »

J'étais stupéfait.

## ENQUÊTE FACILE

« Mais, Inspecteur, c'est impossible. Il ne portait pas de bijoux !

— Pas de bijoux ? vous plaisantez ! L'autre soir, chez les Enriques, j'avais remarqué l'émeraude de sa main gauche, grosse comme un pommeau de canne. Et sa gourmette n'était pas discrète non plus ! Sans vouloir rien dire d'un mort *nisi bonum*, il faut avouer que Darrigade avait le genre un peu voyant, non ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, Inspecteur, mais il avait pour principe de ne jamais prendre avec lui d'objets de valeur lorsqu'il allait « messaliner ». Il s'était fait voler une fois une petite fortune dans des circonstances de ce genre, et depuis, il était on ne peut plus fidèle à cette règle de conduite.

— Il faut bien admettre qu'il y avait renoncé, pour une fois...

— Pourtant ce n'était pas la première fois qu'il rencontrait une « âme-sœur » sans y être préparé. Dans ces occasions-là, il emmenait toujours ses conquêtes dans un petit hôtel de la place Clichy, dont il connaissait la patronne, et laissait au bureau de réception tout ce qui aurait pu tenter la cupidité de son compagnon.

— Venez avec moi ! »

Martin rebroussa chemin, et me fit signe de retourner dans la pièce que nous venions de quitter, où reposait le corps d'Henri. Il souleva à nouveau le drap qui le recouvrait, et me montra les mains du cadavre.

Indubitablement, l'index et l'annulaire de la main gauche portaient des traces d'écorchures vives aux phalanges; et c'était bien à ces doigts-là qu'il portait sa chevalière et cette fameuse émeraude qu'il appelait son « œillet vert ». Je me rappelai qu'il m'avait dit, un jour, en plaisantant, que bientôt il ne pourrait plus retirer ses bagues, tant ses doigts avaient tendance à grossir. Cela expliquait que le voleur eût dû les arracher violemment.

Le poignet gauche, lui aussi, était légèrement blessé, et on y voyait la marque encore profonde laissée par les maillons de la gourmette, que l'assassin avait dû briser faute de pouvoir en faire fonctionner le fermoir de sûreté.

« Et les manches de la chemise étaient déchirées à l'endroit où l'on avait tiré sur les boutons de manchette », conclut Martin.

De toute évidence, Henri avait eu un moment d'aberration, éprouvé un entraînement subit et irrésistible vers un garçon, et cet oubli lui avait été fatal.

Je soupirai, et l'inspecteur reposa le drap sur la face sereine que je ne reverrais plus.

✱  
\*\*

En raison sans doute de la personnalité de Darrigade, et de ses nombreux amis dans les cercles « parisiens », la presse du soir et celle du lendemain furent un peu moins ignobles qu'on n'eût pu

le craindre. Si c'eût été un commerçant, un petit fonctionnaire ou un retraité quelconque, les vertueux chroniqueurs n'eussent pas manqué, entre un étalage des seins de B.B. et le compte rendu du meurtre d'un amant volage par sa maîtresse, de présenter la victime du drame de Gennevilliers comme une sorte de monstre, et son assassin comme un justicier. En fait, en vertu d'un mot d'ordre discret, les différents journaux de grande information parlèrent surtout de l'œuvre picturale de Darrigade, sans insister sur les circonstances de sa mort.

A l'enterrement, qui eut lieu au cimetière de Passy, se pressait la grande foule des événements à sensation. Tous les peintres de Paris y étaient, et tous les gens qu'Henri rencontrait dans les innombrables soirées auxquelles il assistait. Une tristesse décente régnait sur tous les traits, sous laquelle je discernais le chagrin réel des uns, l'ironie des autres, et même, chez certains, une sorte de secrète jubilation, comme Weiss, l'écrivain, qui employait couramment et notoirement ses soirées aux mêmes occupations que Darrigade, et n'en semblait pas moins ravi de ce qui était arrivé à son ami..

J'étais plus éccœuré que dans les couloirs de la Morgue. A côté de moi, Jim et Donald essayaient de me faire penser à autre chose, mais le contraste entre le terrain vague de Gennevilliers, la salle carrelée du quai de la Râpée, et ces mondanités funèbres dans la fraîche lumière du matin, était tel que j'avais envie de m'enfuir, de rejeter à leur néant ces visages superficiels..

Pendant le discours de je ne sais quel critique, représentant l'Association des Gens de Théâtre, j'eus la surprise d'entendre derrière moi comme un sanglot étouffé. Je me retournai : c'était Bruno.

Bruno ! Je l'avais oublié, pendant ces heures douloureuses. J'étais impardonnable, car si la mort d'Henri devait être cruelle à quelqu'un, c'était bien à lui, son élève préféré et son filleul — au point que si Darrigade n'avait pas été ce qu'il était, il n'eût certainement pas manqué de bonnes langues pour insinuer que Bruno était son fils.

Après la cérémonie, je quittai un peu brusquement Jim et Donald, qui du reste devaient se rendre à une répétition, et j'entraînai Bruno dans un café.

Nous restâmes un long moment silencieux, le regard vague. Je n'osais trop rompre le charme — pour quoi lui dire ? Il parla le premier.

« Il y a longtemps que tu ne l'avais vu ?

— Chez les Montigny, mardi. Et toi ?

— Mardi... la veille de... ? Mais alors... Oh, moi ! Je n'étais pas passé le voir depuis l'autre semaine. Et lundi dernier, il m'avait invité à venir dîner avec lui, et je m'étais décommandé au der-

## ENQUÊTE FACILE

nier moment, pour sortir avec Simone. C'est trop bête... »

Il allait pleurer à nouveau. Je me hâtai de détourner la conversation.

« Sais-tu qui hérite de lui ? »

Il me regarda, surpris :

« Mais... moi, voyons. Tu ne le savais pas ? » Il avait l'air de s'excuser. « C'est vrai... j'ai été tellement bouleversé, hier et avant-hier... Oui, je suis son légataire universel, mais il y a un certain nombre de legs, dont un pour toi. Un de ses tableaux, à ton choix. Viens-y cet après-midi, veux-tu ? J'ai l'intention d'en finir le plus tôt possible avec ces formalités... »

Bruno habitait, boulevard Exelmans, un petit studio très clair que Darrigade lui avait acheté, et je comprenais qu'il préférât y rester, plutôt que de s'installer dans l'appartement de l'avenue Hoche, trop vaste et d'un entretien trop coûteux.

Nous primes rendez-vous pour trois heures.

\*  
\*\*

En rentrant chez moi, je trouvai la concierge tout excitée qui me guettait.

« Monsieur Marsh ! ». Elle jubilait. « On vous a appelé au téléphone... La Préfecture de Police. J'ai dit que je ne savais pas où vous étiez. »

Elle devait me croire poursuivi par la justice.

« La Préfecture de Police, Madame Petit ? Ce ne serait pas plutôt la Police Judiciaire ? »

— Oui, c'est ça. Ceux qui s'occupent des crimes. »

Mme Petit lisait avec passion chaque semaine *Paris-Détective*. Ses espoirs se précisaient : « Vous savez ce qu'ils vous veulent ? »

J'abrégai ses commentaires et me précipitai chez moi pour appeler l'inspecteur Martin. C'était bien lui qui m'avait demandé une heure plus tôt.

« Nous avons arrêté l'assassin, Monsieur Marsh. »

J'eus le souffle coupé.

« Déjà ! Je savais la police habile, mais enfin... »

— Oh, un hasard heureux, vous savez. C'est souvent comme cela.

— Racontez-moi, Inspecteur. Si ce n'est pas le secret professionnel...

— Oh, nullement. Du reste vous le lirez ce soir dans la presse. Simplement, ce matin, une rafle dans la banlieue Ouest nous a livré un gitan, sans papiers d'identité en règle, sans domicile fixe, qui nous a dit coucher dans un baraquement désaffecté de Gennevilliers...

— Mais êtes-vous sûr que ?...

— Vous êtes bien impatient. Ce gitan a vingt-cinq ans, le type physique qu'appréciait Darrigade, et dans sa poche nous avons trouvé une gourmette en or, une chevalière, une émeraude et deux diamants de manchette; le tout a été identifié par le valet de chambre de votre ami.

— C'est inouï ! Et il a avoué ?

— Non, pas encore. Il s'exprime difficilement en français, et ne trouve rien de mieux que de prétendre avoir trouvé les bijoux sur la route. Ce n'est pas si facile qu'on se l'imagine, vous savez, pour un vagabond, de vendre des bijoux de deux ou trois cent mille francs... Mais n'ayez crainte, il avouera bientôt. Nous connaissons la musique, au Quai !

\*  
\*\*

Je portai la nouvelle toute chaude à Bruno, dès que j'eus avalé un déjeuner-minute dans ma cuisinerie.

Le grand appartement de l'avenue Hoche, bien que rien n'y eût été modifié, apparaissait déjà comme déserté. La présence humaine y manquait. Depuis mercredi, une très fine couche de poussière avait eu le temps de se déposer, et les fenêtres n'avaient guère été ouvertes. Bruno rangeait le contenu d'un secrétaire.

« Tiens, Dan. Tous ces papiers... Ce ne sont pas des papiers d'affaires. Prends-les. Tu en feras ce que tu voudras. »

Il avait l'air gêné. C'étaient des lettres — des lettres de garçons, pensai-je. Bruno n'avait pas du tout les goûts de son parrain, et, depuis qu'il était fiancé, il était encore plus pudique qu'auparavant.

Je pris les lettres.

« Si j'en trouve d'autres, je te les donnerai aussi, veux-tu ?

— D'accord... A part cela, tu n'as rien découvert ?

— Non... Viens voir le tableau que tu veux prendre. »

Dans l'atelier d'Henri, je choisis une nature morte aux pastèques, pour faire le pendant de celle que je possédais déjà.

« Je ne sais ce que je vais faire des autres », dit Bruno, « je voudrais les garder toutes, mais je n'ai pas la place... Et puis il y a Van Held qui les réclame, car tu penses bien que la cote des tableaux de parrain va remonter, avec cette publicité... »

Le nom de la galerie éveilla en moi le souvenir de la toile de Dufy qu'Henry y avait admirée peu avant de mourir. Je décidai de profiter de cette fin d'après-midi pour aller la voir.

\*  
\*\*

Rue de La Boétie, la galerie connaissait, comme il était aisé de le prévoir, l'affluence des grands jours, en raison de l'exposi-

## ENQUÊTE FACILE

tion Darrigade que Van Held, en commerçant avisé, s'était hâté d'y organiser. Il était là, avec son bon visage de myope chauve, que j'avais déjà vu le matin au cimetière.

« Danny ! Vous venez revoir les dernières toiles de Darrigade ? (Quel malheur, croyez-vous !... »

Comme il était au courant de mes goûts personnels, il eut le tact de ne pas insister.

« Venez voir. Connaissiez-vous son *Pont de la Tournelle* ? Il venait de le terminer pour son exposition de Londres... »

Françoise Sagan survenait, et la mère adoptive de Minou se profilait à l'horizon; Van Held me laissa seul.

Les maquettes, encore à peine ébauchées, des décors pour *Sainte-Jeanne* attiraient la foule comme le miel les mouches. Pour une fois, Bernard Buffet n'avait pas la vedette, et même les deux ou trois Utrillo de service étaient relégués dans un coin. J'eus un peu de peine à trouver le Dufy.

C'était une marine limpide, légèrement esquissée, avec une digue rose sur la droite, et deux pompons rouges en avant; je comprenais qu'Henri, avec son goût pour les couleurs franches, eût aimé ce tableau.

Je rattrapai Van Held au milieu d'un groupe.

« Il est beau, votre Dufy, près de la porte... Comment l'avez-vous eu ?

— Oh, c'est toute une histoire... ou plutôt non, c'est incroyablement simple. Une jeune veuve américaine qui quittait la France en bazardant la collection de son mari... Je l'aurais mis en vitrine s'il n'y avait pas eu la mort de Darrigade, d'autant plus que je n'avais rien de sensationnel ces temps derniers, mais je n'en ai même pas eu le temps. »

Je laissai Van Held à ses clients, son gros visage blond tout triste d'un côté — car il aimait bien Darrigade, qui était depuis de longues années pour lui un ami autant qu'un fournisseur — et, de l'autre, malgré tout, satisfait de cette publicité inattendue.

« A demain, dit-il.

— A demain ? » Je ne comprenais pas.

« Vous n'avez pas oublié le cocktail des Rick ?

— Non, c'est vrai ! A demain. »

\*  
\*\*

Le cocktail des Enriquez ! Eh si, je l'avais oublié.

J'eus un moment l'idée de ne pas m'y rendre. Et puis... je pensai que j'y rencontrerais presque tous les amis d'Henri, et que nous parlerions de lui.

\*  
\*\*

Quand j'arrivai, vers six heures, à Neuilly, où les Enriquez habitent, boulevard Bineau, un hôtel particulier délicieux, l'illusion d'une volière de perruches était déjà parfaite : le chagrin, vrai ou feint, des invités, ne les empêchait pas de faire barrage autour du buffet, ni de discourir deux tons au-dessus de la conversation courante.

Comme je l'avais prévu, tout le monde, ou presque, parlait de Darrigade. En ma présence on n'en disait guère que du bien, mais de temps à autre je percevais des gloussements étouffés qui devaient ponctuer une anecdote particulièrement scandaleuse, et j'admirai une fois de plus le destin rare de l'homosexuel, dont la nature est, pour la foule, sujet d'indignation, pour les milieux « parisiens » matière à fous-rires, et pour lui-même, parfois, source de mort.

« Sais-tu, me dit Jim, que ce pauvre Henri avait du passer ses deux derniers jours dans une Trappe... ou un Carmel ? »

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'à part la soirée des Montigny, personne ne l'avait vu depuis des siècles. Rick et sa femme n'en avaient pas entendu parler depuis leur dernière soirée, il y a trois semaines, et...

— Ne dis pas d'âneries, veux-tu ? Il avait au moins vu les Chamillant, puisqu'il était allé chez eux. »

Justement, Hubert de Chamillant passait à côté de nous.

« Vous aviez vu Darrigade pas très longtemps avant sa mort, je crois, Monsieur ?, demandai-je.

— Mais oui... dimanche dernier, voici juste une semaine. Il était venu passer le week-end à Corbeil... Et il avait eu l'air de s'y plaire, le pauvre.

— C'est vrai. Il me l'avait dit lui-même, mardi soir. Il trouvait que votre parc avait l'air d'un Constable...

— Ma femme et moi sommes consternés de sa mort, enchaîna Chamillant, qui avait volontiers le parler noble. Je viens d'acheter une de ses toiles... une scène de marché à Tarascon, qui est excellente. Cela nous le rappellera, et je la mettrai en valeur à côté d'un Manelli qu'il avait beaucoup regardé lors de son séjour à Corbeil.

— Oui ? », demandai-je poliment, en oubliant que Chamillant est intarissable sur le sujet de ses acquisitions et de ses collections.

« Oui, un Manelli que j'ai acheté voici deux mois, et qui représente le port de Porto-Venere... Vous savez, la facture habituelle du Manelli seconde manière, avec des ombres portées bleues... »

## ENQUÊTE FACILE

Je m'esquivai discrètement, laissant Chamillant décrire son Manelli à Jim, qui s'en moquait éperdument.

Concepcion Enriquez, très entourée comme toujours, cuisinait Van Held. Il était clair qu'elle cherchait à lui soutirer des renseignements sur la cote probable des œuvres de Darrigade dans les mois à venir, mais, pour ce genre d'interrogatoire, autant vaudrait tenter d'extraire de l'huile d'un morceau de craie.

« Mais ses projets, Monsieur Van Held, quels ils étaient ? Vous le saviez, vous qui le voyiez souvent... » Le doux accent d'Amérique du Sud faisait chanter les syllabes.

— Mais non, Madame, je ne les connaissais pas, ses projets. Et je n'avais pas rencontré Darrigade depuis quinze jours. Je n'étais pas chez Laure Montigny, mardi. Vous voyez bien... »

Une ombre de contrariété passa sur le visage de notre brune hôtesse. Et pourtant, elle avait été une des meilleures amies d'Henri... Fallait-il donc qu'à peine enterré, tous ceux qui l'avaient connu n'eussent plus qu'une pensée, spéculer sur son œuvre ? Quelle tristesse !...

Un moment plus tard, près du buffet, je retrouvai Van Held.

« Vous avez eu du mal à échapper à l'interrogatoire, lui dis-je. En tout cas, vous avez bien fait de dire à Concepcion que vous n'aviez pas revu Darrigade depuis quinze jours, car elle ne vous aurait pas lâché. »

Il me regarda d'un air surpris, à travers ses grosses lunettes.

« Mais, c'est la vérité... Je ne l'avais pas vu depuis quinze jours. Et je ne suis pas le seul. Il était très mystérieux, parfois, vous savez... »

\*  
\*\*

En rentrant de chez les Enriquez, je ne parvins pas à trouver le sommeil. Il faisait chaud, et je supporte toujours assez mal ces cocktails, où l'on boit beaucoup sans presque rien manger.

Henri mystérieux ? Allons donc...

Et pourtant, qu'avait-il fait lundi, mardi, mercredi, entre son retour de Corbeil et sa mort ? De ces trois jours, les derniers qu'il eût vécus, je ne connaissais que la soirée de mardi, où je l'avais vu chez les Montigny.

J'aurais tant voulu être certain qu'au moins, avant de rencontrer son destin sous les traits de ce gitan vagabond, ses ultimes heures avaient été heureuses...

Sans doute il avait travaillé à ses maquettes de décors.

Au fait, comment se trouvaient-elles chez Van Held, ces maquettes ? Sans doute Bruno les avait-il prêtées à la galerie de la rue de La Boétie pour « corser » l'exposition, car il est bien évident que ce n'était pas Henri lui-même qui les y avait apportées, non terminées.

Du reste il n'était pas allé à la galerie depuis quinze jours...

\*  
\*\*

Je réussis à somnoler un peu, non sans rêver de gitans, de Concepcion armée d'un couteau à lame d'émeraude, et d'une marine de Dufy qui se transformait en un terrain vague avec des bijoux d'or sur le sol.

Je m'éveillai en sueur. La marine de Dufy dansait encore devant mes yeux. C'est vrai qu'elle était belle. Pourquoi Van Held ne la mettrait-il pas en vitrine ? *La dernière œuvre qu'ait contemplée Darrigade.* Quelle publicité !

Mais était-ce bien la dernière ? L'avait-il vue avant ou après son séjour à Corbeil, où il avait aimé le Manelli d'Hubert de Chamillant ? Il faudrait que je le demande à Van Held. « Je l'aurais mis en vitrine, mais je n'en ai même pas eu le temps. »

Quelque chose n'allait pas. Je me rendormis et rêvai à nouveau. Le lendemain, j'avais mal à la tête et l'estomac brouillé.

L'après-midi, je passai rue de La Boétie. C'était lundi, et Van Held n'y était pas. Mlle Esther, sa vendeuse, le remplaçait. Elle a cinquante ans et l'allure d'une chatte de couvent, mais son coup d'œil est sans rival, tant pour juger un tableau que pour évaluer un client.

« Le Dufy ? » dit-elle. « Attendez donc... La dame américaine est partie sur le *Liberté*, jeudi... M. Van Held l'a acheté mardi. Il voulait le mettre en vitrine, mais il n'en a pas eu le temps. »

« *Je n'en ai même pas eu le temps...* » Les propres paroles de Van Held.

« Vous étiez là, mardi, quand M. Darrigade est venu ? »

« M. Darrigade ? » La surprise de Mlle Esther n'était pas feinte. « Mais il n'était pas venu depuis quinze jours ! M. Van Held ne vous l'a pas dit ? »

— C'est vous qui teniez le magasin mardi ?

— Mais oui ! M. Van Held y était aussi, du reste. Et la dame américaine est venue en taxi apporter le Dufy, vers quatre heures. Elle s'était mise d'accord avec M. Van Held à ce sujet au téléphone depuis la veille; ç'a été un jour plutôt creux, à part cela... »

Je ressortis, mal à l'aise.

Comment Darrigade avait-il pu connaître le Dufy ?

D'une cabine téléphonique, j'appelai la galerie. Mlle Esther ne me cacha pas qu'elle ne me trouvait pas dans mon état normal.

« Mademoiselle Esther, je voudrais seulement que vous répondiez à deux questions très simples. La première : avez-vous eu, depuis quelque temps, une autre marine de Dufy que celle-là ? »

— Non, Monsieur Marsh. Absolument pas.

— Alors, deuxième point : à quelle heure avez-vous quitté la galerie mardi ?

— Mais... à sept heures, comme d'habitude.

— M. Van Held y était-il encore ?

— Oui... C'est toujours lui qui ferme la porte et qui met le dispositif de sûreté.

— L'avez-vous vu sortir ?

— Mais non, Monsieur Marsh. Quelle drôle de question ! Je ne le surveille pas une fois que je suis sortie de la galerie... ».

Je demandai pardon à Mlle Esther et commençai à réfléchir.

(A suivre.)

DANNY MARSH

---

---

## LE COMBAT D'ARCADIE (suite)

A quelques jours de là, c'était *Guérir* — nous tombons plus bas encore ! — qui étalait la désarmante naïveté de Gilbert Dupé dans une étude — si l'on ose dire ! — sur la vie sexuelle de Tchaïkovsky (n° d'avril, page 62).

Dupé apprenait à ses fidèles lectrices qu'à l'époque du compositeur, l'homosexualité « était considérée comme une tare relevant du vice » (sic) et « qu'il ne venait à l'esprit de personne que l'homosexuel était ainsi parce qu'il ne pouvait être autrement, etc... ». Lapalissades et truismes se succédaient donc en grêle..., M. Dupé ajoutant placidement : « Tant l'ignorance alors était grande » !

Saluons cette douce velléité vers la lumière : « Tandis qu'aujourd'hui », poursuit-il avec la tranquillité de l'innocence, « l'homosexualité est reconnue comme une maladie dont la médecine et la psychanalyse peuvent triompher ».

Laissons-là cette exégèse propre à rassurer la midinette, cliente de ce genre de magazine...

Bien sûr, tout cela est assez pitoyable... et triste à relever.

\*  
\*\*

Naïveté, cynisme, ignorance, et toujours l'erreur... et les erreurs.

\*  
\*\*

Mais ce même mois d'avril, pourtant, a vu paraître aussi, dans le supplément à *L'Unique* (n° 128-129), et présentés par le vieux luttteur de l'individualisme, des textes essentiels d'Edward Carpenter, qui complètent fort heureusement les poèmes qu'avait publiés *Arcadie* trois ans auparavant, en son n° 16.

Son *Avènement de l'amour*, déclare L. D. Abbott, « est un des plus beaux livres qui aient jamais été écrits sur ce sujet..., œuvre d'un homme ultra-raffiné... qu'on pourrait sans emphase se représenter comme le saint de l'homosexualité. Il avait le génie de l'amitié... ».

Dans sa *Civilisation* il a jugé l'aveuglement des modernes, à peu près comme Stendhal : « La plus remarquable des sociétés historiques et ses plus grands hommes ne peuvent être exactement considérés ou compris en dehors de cette passion. Or le monde actuel l'admet à peine, ou lorsqu'il l'admet, c'est en général pour la stigmatiser. »

Rappelons que Carpenter est mort en 1929.

Publication opportune et précieuse.

Ainsi, en sa cinquantième livraison, *Arcadie* peut constater avec satisfaction qu'elle n'est plus tout à fait seule à solliciter la discussion sur la liberté sexuelle que réclamait le Professeur René Guyon :

*L'Unique, la Nef, Cercle ouvert*, d'autres revues encore, évidemment de haute tenue intellectuelle, et leurs noms même évoquent leurs perspectives morales..., nous lavent des misères précitées et nous élèvent à de justes et modestes altitudes, encore inaccessibles certes à *La Presse* et à *Guérir*.

Mais l'espoir d'une évolution ne semble plus interdit...

---

---

## JE VOUDRAIS...

*Je voudrais avoir un fils.*

*Je voudrais avoir un fils de qui je voudrais faire*

*Ce que j'ai si souvent rêvé d'être moi-même,*

*Avoir un fils pour revivre à travers lui, la vie,*

*La vie que je n'ai pas eue et que jamais je n'aurai,*

*La vie dont j'ai si souvent rêvé moi-même.*

*Je voudrais mettre en lui mes espérances déçues et mes*

*[songes les plus fous,*

*En lui je voudrais continuer à vivre, ne pas abandonner*

*[un nom,*

*Ne pas tout à fait disparaître, avoir l'enfantine illusion*

*De semer un regret et de faire couler, plus tard, une larme*

*[sincère,*

*De posséder enfin un être qui simplement m'aimerait,*

*Un fils, qui m'aimerait mieux et plus que les autres,*

*Qui m'aimerait parce que je serais unique, si différent de*

*[tous les autres,*

*Parce que je serais son père.*

*Enfant de mon songe, enfant de l'avenir, mon fils,*

*Je ne porte en moi que la moitié de toi-même*

*Car j'ai besoin d'une femme pour t'imposer la vie.*

*Avec quelque femme, il me faut tout d'abord*

*Jouer, en trichant, à quelques brefs et quelconques jeux*

*[d'amour,*

*Trouver quelque femme qui portera cet enfant*

*Qui sera seulement aussi le mien,*

*Enfant qui ne sera jamais complètement le mien.*

*Tu ne seras jamais ainsi qu'un peu de moi-même  
Mais je me persuaderai que tout ce que j'aime en toi  
Sera de moi et que le reste sera d'elle, elle que tu ne devras  
[jamais connaître,  
Que j'oublierai vite pour ne penser qu'à toi.*

*Mais quel regard poseras-tu sur lui quand tu sauras quel est  
[ton père ?  
Souriras-tu de sa tendresse et n'auras-tu pour lui que mépris?  
Je ne t'aimerai pas comme je t'aime maintenant  
Et tu passeras dans ma vie, toi, mon seul sacrifice à l'amour  
[véritable,*

*Le visage triste et fermé de ceux  
Qui pensent plus qu'ils ne parlent,  
Avec sur les lèvres le sourire mélancolique de ceux  
Dont le cœur est trop souvent meurtri,  
Plein de secrets qui te tourmenteront et que tu ne me diras  
[pas,*

*Tu passeras dans ma vie, mon fils,  
Toi qui es un peu d'un peu de moi-même,  
Tu passeras dans ma vie, mon enfant,  
Comme un vent d'Automne qui balaie une longue plage  
[déserte.*

BERNARD DENONCIN.

# LA MORT DANS LE DELTA

par

MAURIZIO BELLOTTI

Antonio S... était un des garçons les plus en vue du lycée de Ferrare. C'était toujours lui que l'on interrogeait durant les inspections.

D'où lui venait sa renommée ? Lui-même ne le savait pas. Il pensait vaguement que son aspect physique y était pour quelque chose, et, en vérité, il ne se trompait pas beaucoup.

Il avait presque 18 ans, un peu âgé pour la classe qu'il fréquentait, mais il était très jeune d'allure. Toutefois une expression étrangement sérieuse ne le quittait jamais, ajoutant à l'impression bizarre que donnaient à son visage des yeux gris aux cils extraordinairement longs.

Il n'était pas beau, certes, pourtant sa physionomie à la fois grave et douce suscitait chez celui qui le regardait une indéfinissable impression de beauté.

Parfois son visage était si triste et si pathétique, si sombre et si tendre, qu'à le contempler on restait interdit comme devant les plus belles têtes de la statuaire grecque.

Précisons qu'Antonio usurpait peut-être sa renommée car s'il excellait dans les disciplines littéraires, il en allait diversement pour les scientifiques. Il n'en restait pas moins que pour tous, Antonio ne pouvait être que brillant dans tous les domaines.

Naturellement, il se rendait compte de ses limites, mais l'estime dans laquelle on le tenait avait tant soit peu obscurci son jugement; aussi quand son père qui, vivant de contrebande, venait d'avoir des ennuis avec les douaniers, l'obligea à interrompre ses études, Antonio jugea-t-il sa ruine complète et irrémédiable, lui qui déjà rêvait de l'Université et des succès que lui aurait valus son intelligence. Souvent dans ses chimères, il se voyait même revêtu de la toge académique, écoutant les éloges de ses illustres confrères.

La terrible nouvelle et l'ordre qui lui était donné portèrent rapidement Antonio au désespoir. Mais il fallait bien s'exécuter.

Aussi, par un horrible matin, bien que le soleil brillât comme jamais sur les toits rouges de la ville, Antonio, après avoir salué ses compagnons, abandonna Ferrare, et se dirigea vers la gare pour y prendre le train de Comacchio.

C'est là une des villes les plus pauvres d'Italie, presque sans industrie, et à la terre marécageuse. Seule richesse du pays : la pêche de l'anguille et sa mise en conserve.

Quand, pour le père d'Antonio, s'ouvrit la prison et que le jeune homme se vit menacé par la faim, son idée fixe fut de trouver une place dans l'usine de conserves. Ce fut difficile, mais il y parvint.

Quand il entra pour la première fois dans cet immense local, il fut presque tenté de s'en retourner. En un instant, il maudit tous les efforts faits pour réussir dans son entreprise. Il eut la sensation précise qu'il ne parviendrait jamais à vivre dans un milieu si épouvantable.

La chaleur était torride. Aucun système d'aération n'existait. Les quelques souffles d'air qui réussissaient à pénétrer par les petites fenêtres, loin de soulager, se chargeaient de la puanteur du poisson et venaient se répandre, semblait-il, sur lui, l'entourant et l'imprégnant d'une odeur dégoûtante de pourriture.

Il se crut sur le point de défaillir. Il revit son père en prison; examina à nouveau la possibilité de trouver un autre travail; pensa à la table qui resterait vide s'il rentrait sans gain. Que faire ? Il devait s'estimer heureux d'avoir trouvé du travail, alors que tant d'autres cherchaient en vain.

Encouragé par ces conclusions, il se dirigea vers celui qui semblait chargé de répartir les différents travaux. Il murmura son nom, il remarqua que le contremaître le regardait d'un air qui pouvait aussi bien être de mépris que d'intérêt, mais d'intérêt dédaigneux. Il se demanda s'il avait déjà vu cet homme et pensa que sa situation lui devait être connue, ce qui expliquait son regard.

Quoique troublé, Antonio entendit une phrase qu'échangèrent deux ouvriers, et que dut aussi percevoir le « Boss », car il leur lança un coup d'œil irrité. C'était textuellement : « Voyons le manège », et Antonio fut bien loin de comprendre ce que pouvait signifier cette expression.

On lui confia le soin de porter les caissettes d'anguilles de l'entrée de l'usine à une table où un ouvrier s'employait à les éventrer. C'était un travail très fatigant qui obligeait Antonio à se baisser sans cesse pour rattraper les anguilles qui se sauvaient. Inutile de dire que les deux ouvriers s'amusaient en le regardant, comme si seul ce travail avait pu lui être confié.

Cette constatation ne lui plut pas et lui rendit encore plus désagréable le milieu. Et maintenant que tous étaient entrés, à l'odeur et à la chaleur, s'ajoutait le bavardage continu du rayon des femmes, le « gynécée » comme il avait entendu dire. Rires, appels, commérages, chansons ne cessaient pas un instant. Antonio pensa qu'il était impossible de rire et de chanter dans une telle atmos-

## LA MORT DANS LE DELTA

phère. Que quelqu'un pût le faire si naturellement, l'irrita. Toutefois il tourna la tête vers le gynécée, en entendant une voix agréable chanter un air qu'il aimait beaucoup.

Au fond, il aurait pu jeter un coup d'œil sur les ouvrières, d'autant plus qu'elles étaient fort peu vêtues. La satisfaction qu'il retira de ce regard fut le premier réconfort de sa journée.

Ces filles étaient pour la plupart jeunes et belles, la peau bronzée et chaude, les seins prometteurs et fermes sous les corsages de coton.

Toutefois, à la réflexion, Antonio n'aurait pas maintenu ce « prometteurs ». Constatation étrange, mais vraie. Il ne dédaignait pas cette exhibition, mais il n'en était pas excité. Jamais il n'avait éprouvé le désir de la femme.

Il se surprit alors à penser à sa vie sexuelle et il fut troublé de constater qu'elle était à peu près inexistante. Sa chasteté prolongée lui parut tout à coup aussi irritante qu'autrefois il l'avait idolâtrée. Le regard sévère du « boss » le ramena à la réalité. Et il lui sembla qu'au mépris s'était ajoutée la dérision ainsi qu'une certaine tristesse. Antonio crut voir le rictus de Satan, et malgré lui, il frissonna.

Le « boss » commença à parler, mais Antonio ne l'entendit pas, tout absorbé à imaginer combien épouvantable devait être la voix de cet homme. Il cherchait sans y parvenir, à se rappeler les quelques paroles qu'ils avaient échangées au début de la journée. Tout d'un coup, il se rendit compte que lui parvenait une très belle voix, invitante et chaude, séduisante et sonore, comme on n'aurait jamais pu en imaginer une semblable chez un tel homme. Par un effort plus grand, il réussit à comprendre les paroles qui lui étaient adressées ! phrases gentilles, pleines de sollicitude et de compréhension. « Comment te trouves-tu dans ce travail ? », lui demanda le « boss ». Antonio balbutia : « Bien, mais je suis très fatigué. Les anguilles se sauvent à chaque instant... » — « Mais tu peux faire autre chose », interrompit le contremaître, « viens me voir tout à l'heure; nous parlerons, je verrai ce que tu peux faire... ».

Antonio remercia de cette gentillesse vraiment imprévue, et reprit avec peine son dur labeur. Pourquoi alors chercha-t-il des yeux les deux ouvriers qui l'avaient regardé au début ? Il n'aurait su le dire. Mais il remarqua leur attention et l'expression de leur visage, semblable à celle du croupier qui vient de dire : « Les jeux sont faits ». Cette fois encore le jeune homme renonça à comprendre et attendit avec impatience l'heure d'arrêt.

Une sirène stridente l'annonça, et aussitôt un groupe d'hommes et de femmes se déversa dehors.

On défit des papiers, des repas rapides furent pris et chacun se détendit. Antonio lui aussi mangea les quelques provisions qu'il

avait apportées de chez lui, et après avoir cherché à mettre un peu d'ordre dans ses épais cheveux, il se dirigea vers une petite porte. Il y frappa timidement, mais la réponse aimable qu'il entendit aussitôt, le reconforta.

Le « boss » était assis, appuyé assez vulgairement sur le bras d'un fauteuil. Mais aussitôt le garçon entré et assis, il se leva et alla se mettre debout derrière lui.

Il était désagréable pour Antonio de parler à quelqu'un qu'il ne voyait pas, et d'autre part il ne pouvait tout de même pas se lever. A l'improviste, il sentit deux doigts moites lui caresser le cou. La chose, malgré lui, ne lui déplut pas. Puis lentement les doigts descendirent le long du tricot de corps, doucement mais sans hésitation. Antonio ressentait maintenant une impression de chatouillement, et il fut presque sur le point de rire.

Le contremaître qui n'espérait peut-être pas une telle docilité, arrêta un instant ses manœuvres. Antonio en profita pour obtenir un « oui » bref et violent à ses ingénues propositions. Il se leva, effleura avec coquetterie le gros corps qui lui était proche, et, saluant d'un sourire, il sortit. Il ne pensa pas beaucoup au fait et ne lui attribua aucune importance excessive. Il ne fit que se réjouir de l'heureuse fortune qu'il connaissait après seulement quelques heures de travail, et déjà il imagina de reprendre ses études dès qu'il aurait un peu d'argent.

Son nouveau travail consistait à tracer avec une lame une ouverture dans le ventre des anguilles, ce qui n'était ni pénible, ni même déplaisant. Tout à sa joie, il ne remarqua pas un jeune homme qui lui faisait face, occupé à la même tâche. Il se rendit compte de sa présence, seulement trois ou quatre jours après, quand, prenant une anguille, il sentit une main effleurer la sienne. Antonio regarda alors son compagnon et fut agréablement surpris. Une joie inconsciente naquit en lui.

Le garçon n'était pas beau, mais son visage étonnamment expressif était illuminé par deux yeux verts qui semblaient irréels. Des yeux à la Fra Angelico ou à la Lippi, tant ils étaient doux et voilés; yeux étranges, comme il ne se rappelait pas en avoir jamais vus, et qui exprimaient un désir, une aspiration, un quelque chose qu'il lui semblait reconnaître. Dans ces yeux, Antonio avait l'impression de voir un reflet de sa nature ou peut-être un complément de lui-même. Yeux qui à la fin lui apparurent familiers et indispensables.

Il esquissa un sourire et reprit son travail presque avec joie. Il était content d'avoir ce garçon pour voisin. Vaguement, il espérait trouver un ami en lui, passer des soirées en sa compagnie, et peut-être ainsi vaincre sa tristesse, sa timidité et connaître des femmes.

## LA MORT DANS LE DELTA

Toutefois cette dernière idée l'assombrit. Il fallait mettre un frein à son imagination. Plusieurs fois, accidentellement, du moins Antonio le crut, leurs mains se touchèrent. Chaque fois, ils se soulevaient. Antonio se convainquit qu'il devait se faire un ami de ce garçon, car, disaient les sages antiques, les amis sont nécessaires à la vie. Toutefois il ne pensa plus qu'il irait avec lui voir des femmes. Ce serait un point à élucider plus tard, quand leur amitié serait plus vieille.

A la fin du travail, au lieu de se retirer à l'écart comme d'habitude, pour se changer, Antonio pensa qu'il pouvait fort bien se déshabiller près de son camarade, ce qu'il fit effectivement.

Le vestiaire, si on pouvait ainsi dire, était une petite pièce adjacente à la grande salle de travail, avec des planches où poser les vêtements. Le jeune homme s'assit et commença à enlever ses sabots pour les remplacer par une paire de chaussures en caoutchouc. C'est précisément en faisant ce geste qu'il aperçut les pieds nus de son camarade. Tout naturellement son regard monta peu à peu et arriva aux genoux. Antonio se rendit compte de la chose, et, pensant que les jambes de son compagnon n'offraient aucun intérêt, il se proposa de détourner son regard. Mais il faut croire que la proposition ne fut pas formulée avec assez d'énergie, car les yeux d'Antonio, après un arrêt imperceptible, reprirent lentement mais sûrement leur ascension.

La vision qu'il avait, était celle d'un corps presque parfait, recouvert seulement d'un minuscule slip, qui, au lieu de cacher les parties viriles, semblait au contraire les mettre étrangement en valeur. La poitrine massive et forte était complètement lisse.

Antonio fut troublé par cette vue et voulut encore une fois détourner son regard. Il y réussit péniblement, mais au bout d'un bref instant ses yeux retournèrent encore une fois malgré lui à ce corps demi-nu et si beau. Ce fut avec regret qu'Antonio le vit se revêtir. Cette constatation l'agita fortement, si bien qu'il ne s'aperçut pas que Carlo — tel était le nom du jeune homme — l'avait salué. Il était maintenant à peu près seul. Il s'habilla en hâte et s'en alla vers chez lui.

La route était longue, mais cela ne lui déplut pas car, ainsi, il pourrait mettre de l'ordre dans ses pensées et saisir le sens des événements qu'il venait de vivre.

La route qu'il parcourait se glissait entre de grands cours d'eau, riches en anguilles que souvent on trouvait presque sur le chemin. Des îles, de ci de là, parsemaient les eaux du delta. Des ouvriers y faisaient des fouilles, ramenant au jour les débris d'une antique civilisation.

Dans le ciel lumineux passaient des troupes d'oies sauvages.

La nature dévoilait toute sa splendeur et il semblait qu'en tendant l'oreille, on eût entendu la respiration de la terre.

Il paraissait à Antonio, qu'en se révélant ainsi dans toute sa beauté, la nature l'aidait à chercher la vérité en lui. On ne peut pas se mentir à soi-même quand le soleil illumine le moindre recoin. Antonio devait mettre au jour même les méandres les plus obscurs de son âme. Il devait s'expliquer à lui-même pourquoi il n'avait jamais éprouvé le désir de la femme, pourquoi, lorsque ses camarades cherchaient à l'entraîner chez les filles, toujours il trouvait un prétexte pour s'esquiver; il devait s'expliquer pourquoi depuis toujours il avait fait ses délices des poètes grecs qui chantaient l'amour sublime des garçons. Il devait savoir pourquoi les resplendissants éphèbes grecs de Praxitèle ou de Lysippe l'enthousiasmaient, comme l'enthousiasmaient les sculptures du divin Michel-Ange; pourquoi il s'était tellement attardé sur le corps de Carlo, pourquoi il avait tellement recherché le contact de ses mains, pourquoi il avait si ardemment désiré que naquit une amitié entre eux.

La réponse à tout cela était à la fois simple et terrible. Et le mot le troublait plus que la chose. Mais Antonio ne pouvait pas se mentir, car il est vain de se rebeller contre ce qui, en nous, est inné. Il fut même bientôt persuadé que le mieux était de suivre sa nature, qu'il ne pouvait y avoir de mal ce faisant. Il en oubliait même de penser qu'ainsi il entrait en lutte avec les conventions sociales et peut-être des croyances religieuses. Il ne se rappelait plus rien. Il voulait enfin s'abandonner, se détendre, trouver la paix en cet amour qui venait de lui naître au cœur, vivre auprès de celui avec lequel il serait beau de vivre et de mourir.

Ses pas commencèrent à se faire plus lents. Il voulait savourer la joie de son âme; il voulait penser à cet amour qui pourrait apaiser toutes les tempêtes de sa vie.

Puis, peu à peu, son cœur se mit à battre plus fort : sur la même route, Carlo venait à sa rencontre. Et une même hâte, peu à peu, sembla presser leurs pas à tous deux.

Comme il est facile de se comprendre quand on s'aime !

Lorsqu'ils se rejoignirent, ils couraient presque. Ils tombèrent essoufflés dans les bras l'un de l'autre; ardents et tout en sueur, ils se laissèrent aller à terre, se roulant comme l'anguille qui cherche à rejoindre l'eau et, n'y réussissant pas, meurt, le ventre éclaté au soleil.

La nature flamboyait : le ciel était trop beau, la mer trop verte, la terre trop rouge, et trop rouge l'implacable disque solaire. Leurs sentiments devaient assumer les mêmes caractères violents, sans nuances, éternels.

Féroces dans cet amour longuement attendu et longuement désiré, leurs jeunes corps, ivres de force, se contorsionnaient étroitement enlacés sur le sable brûlant.

Pour qui les aurait observés de loin, ils n'auraient pas semblé très différents de ces anguilles qui inutilement se contorsionnent pour retourner à la vie en un vain et terrible effort.

Puis à l'ardeur succéda lentement l'apaisement, lorsque soudain la flamme d'une mine troubla la jaune uniformité, et un troène qui pourissait dans un canal se teinta de sang.

MAURIZIO BELLOTTI

(Traduit de l'italien par JACQUES REMO.)

---

---

## MATTACHINE REVUE

---

---

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel.

*Articles en langue anglaise • Publication bi-mensuelle*

1 350 F par an - envoi imprimé.

P. O. Box 1925, Los Angeles 53, California, U.S.A.

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

---

---

Der Krels

LE CERCLE

The Circle

paraît depuis 1932

*Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise*

*Chaque article n'est publié que dans une seule langue*

*photographies - dessins*

Abonnement pour un an :

3 000 F (envoi « imprimé ») — 4 000 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25753 Zurich

## LETTRE OUVERTE

### AU DOCTEUR LUCOTTE

*« ...superego veut dire c'est plus fort que moi, c'est-à-dire que superego signifie ce que nous disons toute la journée, si nous sommes sincères. Et, en effet, nous sommes tous dépassés par les événements, et dépassés par nous-mêmes. Et pour nous tous, c'est plus fort que nous.*

*Seulement, il y a deux manières d'être dépassé par les événements.*

*Il y a la manière heureuse et il y a la manière malheureuse, comme dans tous les domaines. Les amoureux, par exemple, ou les artistes quand ils sont inspirés, disent que c'est plus fort qu'eux et que c'est très bien ainsi. Par contre, les anxieux, ainsi que les suicidés, les homosexuels ou les criminels disent aussi, c'est plus fort que moi, mais ils ne disent pas que c'est bien ainsi. On a donc là tout le problème du bonheur et du malheur. Et ce problème est un problème médical, tout au moins en ce qui concerne le malheur. »*

*(Extrait de l'article intitulé « Névrose familiale » du Dr Lucotte, paru dans la revue *Psyché*, de juin-juillet 1957, page 227.)*

Monsieur,

Lisant avec retard le dernier numéro de la revue *Psyché*, j'ai pris beaucoup d'intérêt à votre article sur la névrose familiale. J'ai, chemin faisant, souligné maints passages particulièrement expressifs et aussi des phrases comme : « Pour l'enfant l'amour est la seule chose nécessaire », ou bien : « la nature se sert toujours des moyens qu'on utilise contre elle ». J'admiraï votre exploration de la psychologie des profondeurs, lorsque je suis tombé sur le troisième paragraphe de la page 227 et j'ai sursauté en lisant sous votre plume de psychanalyste : « Par contre les anxieux, ainsi que les suicidés, les homosexuels ou les criminels disent aussi, c'est plus fort que moi, mais ils ne disent pas que c'est très bien ainsi ».

Faut-il souligner l'intention à demi-consciente, mais révélatrice de vos sentiments conformistes, qui vous a poussé à mettre dans le même sac les homosexuels et les criminels ? Un peu de

réflexion vous aurait suffi pour saisir l'énormité et l'absurdité d'un pareil assemblage. Vous me rappelez un de mes professeurs de Sorbonne, historien de la Révolution, qui se croyait homme de gauche et qui avait un malin plaisir dans ses énumérations à unir les propriétaires et les délinquants !

On est surpris que des hommes de science se laissent entraîner à de tels procédés. Mais il y a plus. Le contenu de votre pensée mérite d'être examiné. Est-il vrai que tous les criminels disent qu'ils ont commis leur crime malgré eux ? Peut-être n'en avez-vous pas fréquenté. Croyez-en mon expérience judiciaire, s'il y en a quelques-uns qui invoquent cette excuse, rarement convaincante, il y en a beaucoup d'autres qui se reconnaissent coupables, quitte à trouver, eux ou leur avocat, quant ce n'est pas le psychiatre lui-même, toutes sortes d'atténuations à leur responsabilité. Il y en a aussi qui s'accusent de crimes qu'ils n'ont pas commis. Cela se voit. Que reste-t-il de votre affirmation globale ? Que tous, s'ils étaient sincères, devraient dire qu'ils ont agi sous une influence plus forte qu'eux ? Cela est-il bien certain ? J'ai les plus grands doutes.

Quant aux homosexuels, il faudrait s'entendre. S'ils disent que leur amour pour des êtres de leur propre sexe est plus fort qu'eux, il en est exactement de même de l'amour des hétérosexuels. L'impulsion des uns et des autres est la même. S'il s'agit d'actes précis, les homosexuels pris en flagrant délit, par exemple, ne nient pas plus leur responsabilité que les hétérosexuels en pareil cas. Certes, certains d'entre eux souffrent de l'orientation de leur instinct, mais seulement pour des raisons sociales ou morales. Ils voudraient être « comme les autres », sans, d'ailleurs, jamais parvenir à changer un iota à leur tendance profonde. C'est sans doute d'eux dont vous voulez parler. Mais il y a les autres, les plus nombreux, qui ne fréquentent pas les cabinets de psychanalyste, qui se sont adaptés comme ils ont pu malgré les refoulements et les tortures morales que leur infligent les préjugés d'une société dont vous dites vous-même que « *l'intolérance pour la nature et pour l'amour est pire que n'en connut aucun moyen-âge* ». Ceux-là, comme les artistes inspirés qu'on rencontre souvent parmi eux, trouvent que leur nature d'homosexuel est très bien comme elle est.

Il est certain que si les multiples persécutions que l'on exerce contre les homosexuels n'existaient pas, tous ou presque rentreraient dans la seconde catégorie, celle des gens heureux. Ceux qui veulent changer de « nature » ne le désirent que pour échapper aux avanies et humiliations que leur impose la société moderne, tout comme les nègres qui cherchent à échapper au mépris des blancs en blanchissant leur peau, en faisant décréper leurs cheveux, en s'habillant à l'européenne. Le problème est donc bien loin d'être médical, comme vous le supposiez.

Je veux croire que vous avez probablement écrit un peu vite et que vous avez laissé vos préjugés prendre le pas sur l'objectivité dont vous ne devriez jamais vous départir. Et puis, n'oubliez pas qu'il y a sûrement des homosexuels qui lisent *Psyché* et que vous avez dû les blesser en les rejetant avec les suicidés et les criminels.

Agréé, Monsieur, mes salutations très distinguées.

EUGÈNE DYOR.

---

---

# DER NEUE RING

REVUE EN LANGUE ALLEMANDE

Littérature — Science — Illustrations

3 500 F par an (lettre) -- 2 500 F par an (imprimé)

HAMBURG 13 — Alsterchaussee 3

# ÉPHÉMÉRIDES

## I. — UN JUGEMENT ÉQUITABLE

Le 13 mars, tous les journaux ont annoncé : « Trois ans de prison à René Vian qui avait tué... », mais le complément différerait selon l'inspiration du reporter :

« ...un voyou », (*L'Aurore*), « ...un homme », (*Le Figaro*), « ...son compagnon », (*France-Solr*), etc..., etc... « Drame des amitiés particulières... », (*Libération*).

Tout serait à reprendre, tout, dans le tissu d'erreurs et de misères stupides que nous resservent encore trop et trop de journalistes, quels que soient leurs horizons...

J. B.-D., de *L'Aurore*, nous parle « d'une tentation d'un instant », d'une « tendance inavouée », de sa « faute d'un solr », ..., fait du byzantinisme — et crott-il ! de l'esprit — en suggérant délicatement qu'il a eu « un instant de sa vie », — « un doute sur le sexe des anges », et termine en fanfare par la plus mâle des exhortations, c'est bien de rigueur ! « ...Souhaitons qu'il retrouve en lui-même, non seulement l'honnête homme, mais l'homme. » Voilà qui est parlé ! Chapeau !

Roland Bochin, du *Figaro*, y va des « égarements malsains » et des « influences corruptives », qui l'ont « fourvoyé »...

Mais lorsque l'on trouve, à la douzaine chaque matin, des cadavres, si j'ose dire, hétérosexuels, et d'hommes et de femmes, ça et là éparpillés sur la France, sur un quai de Marseille ou du Havre, auprès d'un calvaire de Lorraine, dans le ravin d'une station thermale, à la Villette ou à Montparnasse, personne ne songe à parler d'« égarements malsains », d'« influences corruptives », d'êtres qui se sont « fourvoyés ». Non, non ! Chacun comprend que la chose est parfaitement normale : il est normal que les hommes et les femmes s'entretuent — individuellement — à propos de leurs ébats amoureux... avant de le faire, par masses, et sans à-propos (qui ne songerait ici à *Monsieur Verdoux* ?).

Et quand cela se passe rue des Saules ou rue Saint-Vincent, alors c'est du délire, c'est de la poésie, on en fait des chansons... et les belles dames se pâment, chez les chansonniers, à ces tendres aventures...

Tandis que ce vilain qui s'est fait tuer... Pouah !

Car toute la pitié est allée à l'assassin...

Mais revenons à nos quotidiens :

Madeleine Jacob, de *Libération*, parle de « liaison éphémère, anormale et dangereuse », et s'attendrit sur le cas de René Vian, cherche à comprendre : « Les femmes ne l'attiraient pas. Mais

les garçons, par contre... » Et il éprouvait à la fois crainte, épouvante, honte. Il souhaitait se débarrasser de ce désordre qu'il se trouvait au fond de son être, comme d'une maladie dont on ne parle pas. Il songea à consulter... etc., etc... ».

C'est déjà mieux. Mais où elle déraile, c'est quand elle explique qu'il a été élevé trop près des jupes de maman... (explication abbé de Choisy, elle a des lettres !) et qu'elle tombe à plein dans le panneau de la charmante petite fiancée, qui épousera « sans aucune crainte » ce décorateur, qui, un soir... (« s'est trompé sur le sexe des anges » ! comme dit l'autre).

Il faut avouer — l'aurait-on jamais cru ? — que c'est J. L. dans *France-Soir* qui est le plus correct, le plus vrai, le moins jobard. Cependant il (ou elle ?) répète ce que naturellement l'avocat du malheureux lui avait bien spécifié de dire hautement : « Une seule fois dans sa vie, René Vian a commis une faute contre nature ». Ainsi la formule stupide est tout de même lâchée. Mais le reste du compte rendu est sobre. Sans commentaire fleuri ou larmoyant.

Bien entendu, les choses se sont passées exactement comme *Arcadie* en son n° 36, page 17, l'avait prévu : la défense a utilement accumulé toutes les hypocrisies rassurantes pour le jury : « Un bon petit jeune homme... une seule fois... a eu honte... ne recommencera pas... se mariera... sera bien gentil... Du reste : légitime défense... et puis, la victime... c'était un sale type, etc... ».

Et bien sûr, pour René Vian, que nous avons tous plaint sincèrement, parce qu'il a été victime, c'est entendu, d'un maître-chanteur, mais surtout d'une législation folle, nous sommes en effet très heureux de constater l'indulgence dont le jury l'a fait bénéficier.

Jugement équitable.

Mais les « attendus » sont tous fabriqués ou déformés : il fallait donc tous ces demi-mensonges pour que la vraie justice fût rendue !

C'est cela qui est « malsain ». C'est cela qui est « corruption ». C'est cela qui est « anormal ».

Messieurs les journalistes, êtes-vous capables d'y réfléchir deux minutes ?

*Arcadie* avait rudement et clairement expliqué que ce malheureux avait tué parce que la loi protégeait sa future victime (— mais dont il était alors victime —), simplement parce que « son compagnon » avait 19 ans. Là est tout le mystère.

Si la majorité sexuelle était inscrite dans la loi, à 18 ans révolus, par exemple, Vian se fût rendu, après le premier vol, comme tout un chacun qui s'est fait « entôler », au commissariat du coin, eût raconté sa banale histoire, et tout serait rentré dans l'ordre. Surtout, il n'y aurait pas eu chantage. Mais le jeune truqueur

## ÉPHÉMÉRIDES

connaissait bien, lui, la loi qui le « protégeait » ! c'est-à-dire le rendait invulnérable, pour deux ans encore :

« Surtout, ne t'avise pas d'alerter la police, j'aurais vite fait de te faire taire. »

C'est donc la loi qui le rendait plus dangereux... Et c'est elle aussi qui l'a tué... Car enfin ce « dévoyé », n'était peut-être pas si atroce... Bien repris en main, par un guide — ou par un ami énergique, ne craignons pas de le dire — il eût peut-être repris la bonne route... et tout à fait abandonné ses habitudes de chantage, qui étaient devnues des habitudes de vol, puis de chantage, et de menaces...

C'est une fois de plus tout le problème de la jeunesse (homosexuelle ou hétérosexuelle) qui se posait ici... Il fut victime, comme des milliers d'autres, d'une société qui tolère l'abandon physique ou la misère morale, aussi bien pour Sermeus et Vivier, que pour le truand de la Bastille.

Combien de braves gens ont-ils écrit cela à leurs journaux divers, après la condamnation de « la Poubelle », et de « la Planche » ?

Ah ! que de choses il y aurait à faire pour tous ces malheureux, plutôt que de se préoccuper de l'homosexualité des uns — ou des autres ! Mais ce serait plus difficile, et moins immédiatement rentable... Ce serait même d'énormes crédits à prévoir...

Au fond d'eux-mêmes, les avocats, les juges et les jurés n'ont-ils pas senti que toutes leurs charitables manœuvres pour sauver le malheureux René Vian avaient été nécessaires, du fait, *uniquement*, que la loi, *d'abord*, avait été responsable, et de ce chantage et de cet assassinat ?

On ose l'espérer...

Renvoyons à l'étude si documentée de Daniel Guérin dans *La Nef* de mars 1958, n° 15, pages 39 et 40, et à *Cercle Ouvert*, n° 12 (janvier 1958).

Et félicitons-nous, pour une fois, qu'un verdict humain et juste ait à peu près sauvé cet innocent assassin, dont les préférences sexuelles ne sont ni à supputer, ni à évaluer, ni à exalter, ni à excuser, par qui que ce soit, — sinon pour rappeler qu'il a le droit d'être un citoyen, comme n'importe quel autre, et que le « sexe des anges » n'est ici — comme ailleurs — que foutaise !

## II. — UNE DISCUSSION TRES LATÉRALE

Au sujet des influences plus ou moins contraignantes que le Vatican exerce sur la République italienne — sujet de brûlante actualité — un lecteur attentif nous a fait remarquer — est-il besoin de le dire ? par une lettre fort courtoise et très documentée, dont nous le remercions — qu'il ne convenait pas d'attribuer, plus à cette influence qu'à telle autre, la fermeture des maisons closes transalpines, et que le puritanisme des pays pro-

testants ou l'austérité des pays socialistes ont depuis bien longtemps opéré ces fermetures.

Nous l'accordons bien volontiers, et nous permettra-t-il d'ajouter que nous le savions très bien ? Du reste, quand nous avons écrit : « Rome », nous pensions évidemment bien plus au Quirinal (ou à Montecitorio) qu'au Vatican. C'est la suite de nos notations qui seule mettait en cause l'influence catholique (Les sexes devenus acanthes, la télévision, le code castillan, le jupon de Tourrette-sur-Loup). Et du reste, il ne s'agissait dans ces modestes éphémérides que d'un climat, d'un aperçu plus géographique que politique. Nous groupions des interdictions latines ou catholiques, sans chercher précisément des responsables ! et seulement pour les opposer à telles libertés nordiques et anglo-saxonnes. Chacun doit savoir qu'Arcadie elle-même ne saurait ici se permettre de reproduire en photo les groupes juvéniles de bronze qui à Stockholm décorent — à hauteur d'écolier — des façades universitaires. Les sexes là-bas y restent des sexes, les statues ne sont pas enjuponnées et il n'y a pas de « code de la pudeur » ayant force de loi.

Mais par ailleurs nous connaissons très bien le rigorisme des églises protestantes, effarant en Ecosse, et les mille et une hypocrisies britanniques, l'austérité en général des confessions américaines, l'ahurissante emprise sur les foules de Billy Graham, héros de choc du matriarcat des U.S.A., l'austérité aussi des régimes socialistes qui ont devancé l'Italie dans cette politique. Notre correspondant peut donc trouver tous apaisements sur le problème de la responsabilité de cette mesure, et il n'est nullement question d'en accuser le Vatican. Mieux encore, nous nous plaisons à rappeler que le pouvoir catholique a toujours été en cette matière délicate plus modéré, plus libéral que les puritanismes inspirés par Luther, par Calvin ou par Marx... C'est le bon roi Saint Louis, canonisé 27 ans seulement après sa mort, qui a installé en France ces maisons que l'on supprime au xx<sup>e</sup> siècle. Et plus près de nous, rendons hommage à Mgr Ruch, évêque de Strasbourg, qui, après la première guerre mondiale, un peu offusqué du nombre et du succès de ces établissements, demanda discrètement au préfet et au gouverneur militaire de sa bonne ville (le concordat, en vigueur là-bas, le lui permettait) de tenter l'expérience de fermetures partielles... Au bout de très peu de temps, cet évêque, intelligent et courageux, reconnut les tristes effets de sa noble initiative et demanda les réouvertures... Cet exemple peut nous faire réfléchir.

Mais voici que nous avons glissé au fond même du problème. Il est immense !

Notre correspondant nous fera le crédit de penser que personne à Arcadie ne prétend avancer une doctrine, ou s'en tenir à un dogme, au sujet des maisons closes ! Ce serait tout à fait outre-cuidant...

Il paraît, lui, tout à fait hostile, et surtout ne veut pas entendre

## ÉPHÉMÉRIDES

parler de lien entre leur fermeture et la criminalité ou la santé publique.

Nous laisserons ici l'imbroglio des statistiques, dont l'utilisation pose toujours des problèmes plus difficiles encore que leur établissement. Et nous lui ferons remarquer que, pour l'Italie, il sera intéressant peut-être d'en parler au bout de quelques années. Actuellement nous ne pouvons exprimer, lui ou moi, que des enthousiasmes ou des craintes. Il m'accordera encore que l'effet d'une même mesure sociale peut s'avérer très différent à quelques degrés seulement de latitude : Climats, tempéraments, religions, etc... Arguments classiques.

Pour ma part, et à titre personnel et sentimental, j'avais exprimé une crainte. Une crainte atroce sur les dangers de cette suppression, en Italie. J'ai pensé à des légions de jeunes victimes. En France, nous avons eu une telle cascade de viols de jeunes filles ou de fillettes, depuis 1945, et souvent suivis de meurtres, aussi abominables pour les victimes que pour leurs familles !... Or, très souvent, il est apparu qu'il y avait à l'origine de ces crimes l'obsession sexuelle insatisfaite... Alors ?

Je souhaite de tout cœur d'être dans l'erreur.

Et surtout, que notre lecteur n' imagine pas que je sacrifie les « Femmes à l'encan », si bien défendues par Van Der Meersch en 1945. J'ai autant horreur que lui de cet « esclavagisme patenté »... et de toutes ses conséquences financières et sordides. Mais la discussion reste ouverte...

Bien que le problème soit, pour nous, très latéral, nous avons beaucoup réfléchi, à Arcadie, sur l'enquête si fouillée, menée en septembre dernier, par Jacqueline Piatier, pour le Monde. Nous y renvoyons notre correspondant. Il verra que ni la journaliste extrêmement consciencieuse, ni le Préfet de Police, qui ont alors échangé leurs réflexions, quelque peu moroses et désabusées, ne sont aussi « enthousiastes » que lui... du système qu'après douze ans d'expérience ici, Rome s'apprête à instaurer chez nos amis.

En tout cas, pour ce qui est du « respect de la dignité de la femme », comme « de la dignité de l'homme », Arcadie, je pense, montre assez que son souci de liberté sexuelle n'oublie jamais une seconde, de s'allier à ce souci de dignité, et nous pensons bien que notre correspondant nous absoudra, pour ce mouvement de charité que cette ligne imprudente avait esquissé.

Pour élever encore ce débat, rappelons que ces victoires du puritanisme chrétien (protestant ou catholique) sont en corrélation avec l'évolution actuelle si favorable aux civilisations matristes (christianisme, socialisme) et tout à fait contraires aux commodités et libertés que l'homme s'accorde — avec la part du lion — dans les civilisations patristes (paganisme, fascisme). Ces observations nous sont suggérées par les analyses si pertinentes du *Naufrage des Sexes* d'Henri d'Amfreville à qui vient d'être décerné le prix

Sainte-Beuve (17 mars) pour sa croisière qui nous conduit tour à tour des soleils de la Méditerranée aux brumes de la Nordsee et de l'Atlantique.

### III. — LA THEORIE DES « COMPLAISANCES »

L'un des titres annonçant la conclusion de l'affaire Vian était ainsi formulé :

« ...a tué un homme qui voulait exploiter ses complaisances ». (*Le Figaro*).

Nous sommes habitués à cette formule : dès qu'il y a amour homosexuel, il est entendu qu'il y a, de la part de l'un ou de l'autre des partenaires, « des complaisances ». C'est le poncif admis.

Dans l'amour hétérosexuel, pas de complaisances ! Tout est régulier, conforme, prévu, tout fonctionne selon des normes bien codifiées. Il n'y a aucune « complaisance », ni d'un partenaire, ni de l'autre : service correct, sans plus.

Un ancien ambassadeur de France — très cultivé — faut-il le préciser ? — faisait remarquer l'autre soir, dans une conférence publique (à propos de tout autre chose) que certaines amours masculines avaient été invariablement présentées comme un coup de force, une victoire du vice sur la vertu...

C'était au sujet de l'amour violent qui a uni quelques années Mohamet II, conquérant de Constantinople, fondateur de l'empire turc en Europe, et le prince Franco Acciaiuoli, d'origine florentine, dernier duc d'Athènes.

C'était évidemment la conjonction inattendue de deux mondes, et de deux civilisations, et malgré tant d'obstacles ! mais l'amour est plus fort que tout.

Les historiens chrétiens avaient l'habitude de conter ainsi la chose : « Mahomet avait abusé de la jeunesse du prince », ou bien : « Franco avait eu pour lui des complaisances ».

« C'est stupide, fit remarquer finement le diplomate... Chacun des deux amants avait, alors, 22 ans... Où est l'abus ? où est la complaisance ? ». Ils s'aimèrent, c'est tout...

Il ne s'agit nullement ici « des délicieux mignons, favoris et complaisans à tout faire, et des administrateurs à tout entreprendre... » dont parle avec dégoût Sully dans ses Mémoires !

L'homosexualité véritable, pense Frédéric II, autre homme de guerre, c'est cet amour, face à face, dans l'égalité, et sans « complaisances » ! Ne pas confondre la complaisance et le don de soi !

Nous dirons, nous, volontiers que la « complaisance », elle est manifeste, et grotesque, dans cette expression même, avec son sens moderne et courant, qui implique la petite dérogation au règlement, et à sens unique, ou qui semble évoquer la faiblesse d'une victime supposée, contrainte par un grand méchant à des services exceptionnels, irréguliers... Concession à une vision tout à fait erronée des réalités...

Toujours les images d'Epinal ! (Section : Tabous).

— Les empereurs romains ? — Tous des monstres qui nourrissaient leurs fauves avec des chrétiens !

— Jeanne d'Arc ? A eu des voix et (comme disait un Anglais !) a été « fismée ».

— Louis XIV ? A incendié le Palatinat et ruiné la France.

— La révolution ? A inventé le système métrique et coupé des milliers de têtes.

— L'homosexuel ? Un vampire.

Il a des « complaisances », — et s'il ne les a pas, il les exige...  
Allons ! attention ! Vite... Qu'on éloigne les enfants !

Toujours le pouvoir du mot, même banal.

XAVIER BEAL.

---

YVES CERNY

SUZY ET GILDAS

Edition complète - 136 pages

350 F (450 F port compris)

(avec dédicace de l'auteur)

**LE MATIN VIENT  
ET LA NUIT AUSSI (1)**

de

JEAN DAVRAY

Pourquoi écrit-on ? Pourquoi ce jeu suprêmement artificiel, compliqué, envoûtant, parfois mortel ?

Max Jacob a fourni une jolie réponse, à la fois légère et profonde, subtile et canularisque, réponse complexe et simple, comme la réalité : « J'écris pour donner rendez-vous ».

Et c'est vrai, il n'y a presque pas de cas où l'on n'écrive pour un lecteur. Très rares sont les moments où l'on écrit exclusivement pour soi. Toujours cependant, et avant tout, le fait littéraire est une affaire personnelle entre l'écrivain et sa production. Le verbe imprimé est une alchimie, avec ses mystères et ses forces incon-  
nues.

L'écrivain tisse des liens entre lui et un monde qu'il découvre ou qu'il porte en soi, il branche sa sensibilité sur une réalité qu'il fait exister. Des échanges se font, des modifications s'opèrent, l'image agit sur la réalité première; l'auteur est sollicité, modelé, travaillé par mille forces qu'une fois déclenchées il ne dépend plus de lui d'arrêter, ou même de diriger. Il redevient argile, et ce que sera sa statue, c'est-à-dire son être véritable, lui-même ne le sait pas.

Jeu magique et envoûtant, jeu des charmes suprêmes, qui maccère, déchiquette et pourrit, ou au contraire vivifie, exalte et rend souverain. Mais jamais personne n'a impunément trempé ses lèvres dans le breuvage de la Muse Littérature.

Alors, alors, pourquoi tous ces candidats au suicide ? Pourquoi cette légion d'éclopés, d'aveugles et de paralytiques qui viennent à la littérature comme, autrefois, dit-on, les mâles se rendaient, le samedi soir, dans les bordels ? C'est que les hommes ont toujours été sensibles à l'appel des sirènes qui promettent oubli et au-delà. Ils vont à leur ruine, et ils ne le savent pas. D'ailleurs, qu'importe ?

---

(1) Ed. Plon. 340 p. 900 F.

Le philtre de vie n'est distillé que pour les vrais écrivains, qui paient de leur sensibilité et de leur tranquillité, le privilège d'être d'authentiques alchimistes du verbe.

Je me suis un peu perdu. Remontons l'escalier et essayons, cette fois, de bien le descendre.

Primo. On n'est pas écrivain comme on est cordonnier, bureaucrate ou ministre. C'est-à-dire qu'avant d'être un métier, la littérature est une forme d'esprit. L'homme de lettres authentique est celui pour qui, à l'extrême, la vie écrite est plus vraie que la vie dite réelle, mieux encore, c'est celui pour qui la vie n'est pleinement et réellement vécue que lorsqu'elle a été revécue par le souvenir, et couchée sur le papier. D'où aussitôt, deux grandes catégories d'hommes de plume. Ceux qui ont un tempérament littéraire et ceux qui ne l'ont pas, mais peuvent disposer d'un excellent métier.

Secundo. Ecrire n'est pas un acte gratuit, extérieur, indifférent. Il marque l'esprit, la sensibilité et même le physique de celui qui écrit, autant et plus que le travail manuel déforme corporellement l'ouvrier. Ecrire est un jeu magique, dont les règles ne sont jamais connues, et les effets non plus. Prendre la plume, c'est entrer dans le pays des sortilèges, et on n'en sort jamais comme on y a pénétré.

L'homme qui s'y aventure indûment, celui qui n'avait rien à y faire parce que ce n'est pas son milieu, en ressort transformé en oie, en pourceau ou en ânon bétifiant.

Quant à l'écrivain de tempérament, il s'engage dans un labyrinthe fantastique où tout peut lui arriver, où tout lui arrive. Chaque acte, chaque sensation, chaque réflexion entraînent une succession d'effets imprévisibles qui le déterminent et le modifient. L'alchimie du verbe et du monde se fait à travers et par son être sensible et intelligent. Il est un lieu de rencontre continuellement en géhenne et en changement. Il sort victorieux du labyrinthe si enfin il a réussi à se trouver.

Tertio. De toute façon, victorieux ou pas, il est anormal que l'homme de lettres s'expose à tous les dangers. Il doit le faire. C'est pour lui essentiel, car de cette manière-là seulement il vit. Il ne vit que par l'acte d'écrire. Sa création littéraire est sa vie. C'est une question vitale et non pas de bonheur, bien entendu. Le bonheur s'il vient parfois, n'apparaît jamais que comme une récompense, un don du ciel, tout comme le plaisir s'ajoute à l'acte bien fait, dit Aristote, ainsi qu'à la fleur de l'âge la parfaite santé se transforme en beauté.

Ce qui, semble, au contraire, tout à fait incompréhensible, c'est que les gâcheurs, les menuisiers ou les ébénistes du métier littéraire, s'engagent eux aussi dans le labyrinthe. Ils n'ont rien à trouver, rien à réaliser. Ils pourront seulement se mutiler, s'em-

poisonner, se tuer. Pourquoi alors se lancer dans cette folle entreprise, quand leur vie est ailleurs et peut-être le bonheur ? Hommes aussi misérables avec leurs grandes oreilles que le malheureux ouvrier aux mains énormes et rudes.

Il faut tenter la mort seulement pour vivre.



Jean Davray est un authentique écrivain. Et le deuxième tome qu'il publie aujourd'hui du *Bruit de la vie* remplit toutes les promesses du premier.

François Leroy-Sautier, le bel insatisfait, est parti depuis deux ans. Autre Rimbaud, il a quitté le monde civilisé pour l'Afrique. Et c'est son frère cadet, Bruno, qui le remplace dans le premier rôle.

François était un bel animal cruel. Bruno, presque aussi beau, est au contraire plein de déférence devant cette vie qui l'attend comme un banquet, et il est d'autant plus charmant qu'il ne sait pas jouer de ses sortilèges. A dix-neuf ans, il est presque célèbre pour avoir publié un remarquable petit roman *La naissance dans l'ombre*, né aussi, comme la peinture de son frère, du refus de la famille et de ses dieux.

Bruno, comme François, est en révolte contre son milieu, et il va dans la vie, d'être en être, à la recherche de soi et de son image. C'est d'ailleurs souvent des images qu'il rencontre. La jeune fille qu'il courtise se défend d'aimer car sa sœur fut trompée. Entre elle et lui, Bruno se heurte longtemps à ce personnage fantôme qui en appelle à l'amour et à la confiance.

Même obstacle aussi lorsque Bruno fait connaissance de Suzanne, l'ex-amie de François. Par lui, la jeune femme ne veut que se tourmenter longuement en recherchant les traits troublants du bien-aimé. Ce brouillard qui ouate les êtres apparaît encore plus sensible avec David Fabre. Celui-ci, on se le rappelle, est le jeune étudiant en médecine, titubant sous le poids d'une homosexualité qui voudrait se nier. Un soir, il rencontre un jeune homme las et sans envies, Philippe Garnier. Il s'emploie dans cet art où excellent nos natures : il lui fait aimer la vie. Toutefois ce divertissement ne suffit pas pour dissiper les sombres mélancolies qui le ballottent. Son âme est encore tout entière habitée par François.

Ainsi, comme Suzanne, David Fabre, brillant médecin maintenant, ne peut se délivrer de son image, de sorte que François, bien qu'il n'apparaisse jamais en personne dans ce deuxième tome, continue à dominer tout le roman, d'autant plus que Bruno lui-même chérit le souvenir et l'exemple du grand frère.

La politique continue ses jeux. Léon Blum, le Front Populaire, je crois, les campagnes antisémites sont là, et un héros pathétique de toutes ces inhumanités, Jacques Weill, le jeune ami israélien de Bruno.

M. Leroy-Sautier père meurt. Et sa mort l'ennoblit. Le fils parfait, Lucien, progresse alertement dans la Carrière, tandis que sa femme, la douce Claire, se résigne à de régulières maternités, chérissant elle aussi, comme Suzanne, comme David, le souvenir de François, être de légende qui lui a fait pressentir la vie.

*Le bruit de la vie* donnait un portrait en pied de François. *Le matin vient et la nuit aussi* constitue le moule en creux de notre héros. Invisible et absent, il est partout. Son chiffre est gravé dans le cœur de chacun, car jamais on n'oublie le paradis, jamais on ne se défait de cette vision. On en vit ou on en meurt. Ils sont aimés des dieux ceux qui ont le privilège de parler à l'âme d'un pays où le « je est un autre » et où la vraie vie et l'amour ne sont plus à réinventer. Ceux qui les ont reconnus, sont marqués à jamais par eux, ces archanges charmants et indifférents.

Même M. Leroy-Sautier avait senti que son fils était de la race des hommes du feu.

On attend maintenant avec impatience le troisième tome qui ramènera probablement un François nègre blanc. On espère que Bruno, si tendre et si aimant, saura conquérir la vie. On souhaite que notre douloureux et noble David Fabre parvienne à la maîtrise de lui-même.

Jean Davray a su peindre en ce personnage tout le pathétique d'une belle nature qui en appelle à un ciel vide du sort cruel qui, gratuitement, lui est fait. Il montre parfaitement comment un homosexuel peut être par excellence étranger à une vie où il n'a rien à faire, où il n'est pas prévu, puisque, par excellence, il est l'être asocial de notre civilisation.

Avec toute sa maîtrise de romancier et d'écrivain, Jean Davray est en train de peindre une fresque pleine de mouvements, élégante et séduisante, grave aussi de toute la mélancolie propre aux âmes nobles, qui, on ne peut en douter, sera une des meilleures œuvres de notre temps. *Le bruit de la vie* aura sa place à côté de *La chronique des Pasquier*. Grâce à Jean Davray, se fixent à jamais — et avec quelle maestria — les traits de cette époque d'avant-guerre qui déjà verse dans l'histoire et où un jeune homme — ô légende — pouvait aller sonner à la porte de Bergson.

JACQUES REMO.

## CHANSONS INTERDITES

de

NICOLE LOUVIER

On se le rappelle, sans doute. le nom de Nicole Louvier fut d'abord prononcé à l'occasion d'une chanson. Sa première œuvre « Qui me délivrera » remporta, il y a quelques années, le prix de Deauville et eut, ai-je lu quelque part, ayant fait scandale, « la gloire maudite d'être interdite par toutes les radios ».

Nicole Louvier, poète et romancière, est moins connue. Cependant la Table Ronde publia, voici plusieurs années, ses romans *Qui qu'en grogne* et *L'heure des jeux*, ainsi que ses poèmes *Chansons interdites*. Ses dernières productions sont un autre roman qui se déroule dans les coulisses d'un music-hall et un essai intitulé *Lettres à mon père*.

Mais revenons aux *Chansons interdites*, interdites, évidemment, parce qu'elles chantent l'amour homophile, celui de Lesbos. Nous nous arrêterons quelques instants sur ces rivages défendus au bord desquels a rêvé Nicole Louvier. Elle les a brossés en 25 « chansons », courtes pièces groupées en trois chapitres :

Villa Médicis (12 poèmes);

Poème de septembre (1 poème);

Chansons interdites (12 poèmes).

Le chapitre médian « Poème de Septembre », à la fois s'oppose aux deux autres et les relie. Il s'y oppose car il n'est composé que d'un unique poème très court. Il les relie car ce court poème semble avoir été exactement taillé pour être enchassé entre les douze pièces du chapitre « Villa Médicis », et les douze pièces du chapitre « Chansons interdites ». Une valeur toute particulière lui a ainsi été donnée sur le plan matériel de la composition extérieure de l'œuvre, sur le plan de la forme. Et en vertu du principe des correspondances entre le visible et l'invisible, la même valeur doit être donnée à la pensée qu'enferme cette forme. L'idée dominante, « l'esprit », en quelque sorte, du « Poème de Septembre », est soulignée avec vigueur par la manière dont cette œuvre a été mise en exergue. Placée matériellement au centre du recueil, elle est placée subtilement au centre de l'inspiration.

Et en effet : ce « Poème de Septembre » est tissé sur une trame toute de sensualité. Rien n'y est suggéré. Les évocations charnelles surgissent brutales, concrètes. Or nous retrouvons tout au long de l'œuvre cette même dominante de sensualité que le « Poème de Septembre » résume, condense, appuie en ses quatre courtes

strophes. Partout l'étreinte charnelle y est décrite, violente, colorée, voluptueuse, presque trop précise... Les corps en leurs ivresses se détachent sous le feu d'un projecteur trop puissant, manœuvré par les seules mains de la sensualité. Et dans cette alcôve trop violemment charnelle, je ne recueillerai que les lumières les plus tamisées :

Celles de la présence physique aimée :

*Je m'étale vers ton corps nu  
qui se fait long*

*Le repos je le prendrai après...*

L'évocation des émois passés :

*Ton corps blanc m'épuisa jadis jusqu'à la moelle*

*...Tu surgis de ma chair*

*chaque nuit à la première étoile...*

ou des caresses actuelles :

*Que cette main vienne vers mes seins d'argent...*

La ferveur des baisers :

*...et dans ma bouche*

*ton étrange baiser coule...*

Je n'entr'ouvrirai pas au-delà le rideau, laissant à ceux qui le souhaiteraient le soin de s'aventurer eux-mêmes plus avant dans cette Lesbos qui n'exalte que l'entente des corps et qui reste étrangère aux ondes plus subtiles, à la mélodie plus nuancée et plus profonde d'un autre amour, de celui que nourriraient également l'accord des âmes et l'union des pensées... Une seule fois seulement résonne un accent de tendresse dans le poème qui évoque le souvenir de l'amie morte en déportation :

*ma petite morte*

*de Bergen-Belsen*

*ma petite amie...*

*...merveilleuse enfant*

*je t'entends marcher...*

Sur cette toile de fond de sombre sensualité quelques touches de narcissisme :

*...le seul corps que j'aime à renverser c'est le mien*

*dans ce lit où je pose ma patte*

*et baise avec bonheur mes doigts...*

*j'ai du ciel sur les mains doux ô mes poignets clairs*

*ô mes veines...*

et de sadisme :

*Cingler tes lèvres avec une badine...*

*je voudrais te fuir ou bien te battre...*

*Mets ces chaînes à mes chevilles*

*brute, d'un geste...*

En outre il y a dans la sensualité des *Chansons interdites* une certaine cérébralité. L'un des poèmes parle d'ailleurs d'un jeu

chinois » de l'amour. Non seulement la volupté est exprimée par l'intensité de la peinture des étreintes, mais encore un surcroît de couleurs lui a été donné par l'intervention de l'imagination qui, pour l'aviver, la fait s'accomplir dans un cadre transposé : les temps sont médiévaux, les lieux sont méridionaux :

*...Tu me souriras en disant mon nom  
d'être maître et trouvère et femme...  
Je viens le soir dans ton manoir  
...et sous ton baiser médiéval...  
...j'étais archer je voulais vous offrir madame  
mon grand arc napolitain  
et puis vous m'avez fait vassal...*

La sensuelle Lesbos de Nicole Louvier a besoin, pour s'épanouir au maximum, des soleils ardents du midi. Les amies se promènent sur la « place d'Espagne », « près de l'Arno », à Palerme, à Rome, à Capri, à Venise... Elles se baignent « dans l'Adriatique », « face à la Yougoslavie », dans « les eaux du golfe de Tarente », « dans la mer Tyrrhénienne »... Elles chantent une « Chanson Napolitaine », une « Chanson florentine ». Elles sont « courtisane latine », « petit mendiant romain », « Slave belle ». Et non seulement dans le domaine du désir, mais dans tout autre domaine nous retrouvons cette même soif physique de sensations. Ainsi le poème « Été » ne concerne nulle amie. Il ne parle que de la nature. Mais quelle participation corporelle à cette nature ! Combien profondément éprouvée ! Un intense plaisir sensuel est retiré du contact avec les éléments, l'eau, la chaleur :

*...j'ai crié mon corps de bronze à la mer Tyrrhénienne...*

Il naît de la conscience de la force physique :

*Huilée j'ai fait le corps à corps  
de métal des gladiateurs Grecs  
avec les eaux du Golfe de Tarente...*

Il surgit de l'incorporation à soi-même de la sève de la nature :

*...ruisselante j'ai bu le vin  
chaud de Palerme et j'ai chanté...*

Il n'est pas, en ce court poème, jusqu'à l'accumulation même de tant de noms, tous évocateurs de lumière et de chaleur : Adriatique, Yougoslavie, Tarente, mer Tyrrhénienne, Sardaigne, Naples, Palerme, Capri, Rome, Venise, qui ne provoque une évocation presque charnelle de paysages méditerranéens, par le seul fait de l'excès de soleil que l'ensemble laisse sourdre.

Dans les *Chansons interdites*, chansons sensuelles, l'âme de Nicole Louvier n'a pas parlé. Celles qu'elle a aimées ne le furent qu'avec la fougue d'une jeune chair, avide de sensations intenses et multiples. La soif de vivre qui l'habite est une soif de vivre toute physique. La possession qu'elle réclame n'est que celle des corps. Aussi, de nul lien d'éternité n'a-t-elle tissé son amour...

JEANNINE ALLAIN.

## LES SONGES <sup>(1)</sup>

de

RAYMOND DE BECKER

Excellente étude sur les méthodes d'exploration des rêves, de Freud à Jung, sur les possibilités d'une analyse des rêves faite par le profane. Raymond de Becker, connu des parapsychologues et des amateurs de psychologie des profondeurs pour ses pénétrants articles de *La Tour Saint-Jacques* et d'*Arcadie*, prépare actuellement un ouvrage sur le livre chinois des *Mutations* et sur le mythe de l'homme dans le cinéma américain *De Rudolf Valentino à James Dean*. Dans ce volume, il montre encore une fois son érudition et sa probité scientifique quand il dit, conformément à l'esprit de la collection, ce qui, des rêves prophétiques et télépathiques, est à retenir ou à rejeter, « dans l'état actuel des observations scientifiques, en dehors de tout parti-pris, qu'il soit de crédulité ou d'incrédulité ».

L'auteur connaît admirablement l'œuvre si vaste et si riche du professeur C. G. Jung, et notamment les ouvrages n'ayant pas encore été édités en langue française. Les Arcadiens liront avec profit les pages où R. de Becker expose les vues du Maître de Zurich sur l'*animus* et l'*anima*. Les images chatoyantes sont « une représentation de la part féminine de l'homme et de la part masculine de la femme. Chacun sait que le sexe est déterminé par une majorité de gènes masculins ou féminins. Mais la minorité des gènes de l'autre sexe poursuit en chacun une existence cachée et généralement inconsciente » (p. 124).

De très belles illustrations — dont deux reproductions de peintures de Léonor Fini — ajoutent leur charme à celui du texte, un texte qui ne saurait laisser nos amis indifférents, puisqu'il est destiné « à ceux que la nécessité ou le goût portent à affronter leurs abîmes et qui désirent assumer toute l'étendue de leur misérable nature » (p. 137).

Cette incursion dans l'insolite m'incite à vous conter une histoire d'incube, c'est-à-dire de démon incarné dans un corps masculin que je trouve dans un autre volume de la même collection : *Fantômes et Maisons hantées* de Cyrille de Neubourg. Il l'emprunte lui-même à un jurisconsulte italien de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, Alessandro Alessandri :

« Un gentilhomme italien venait d'enterrer son meilleur ami.

---

(1) Grasset, Coll. « Bilan du Mystère », 1958. 138 p.

Le soir, alors qu'il venait de se mettre au lit, son ami défunt lui apparut. Le gentilhomme essaye de lui parler, mais l'apparition garde le silence, se déshabille sans rien dire et se glisse dans le lit. A son contact glacé, le gentilhomme pousse un cri. Le fantôme le regarde d'un air de reproche et de tristesse, quitte le lit, se rhabille et s'en va, toujours sans rien dire... » (p. 43).

Le fantôme italien est plus rare que le fantôme anglais. Mais il paraît sympathique.

SERGE TALBOT.

---

---

## LES AMOURS DE L'ENSEIGNE FROËLICH (1)

de

JAMES BARR

Ce roman de James Barr, qui connut un égal succès en Amérique et en France, parut en 1952 aux Editions de Paris. A cette date, les ouvrages homophiles étaient encore assez rares. La naissance d'*Arcadie* n'eut lieu que deux ans après, ce qui, sans doute, explique qu'il n'ait fait, jusqu'à présent, l'objet d'aucune étude dans *Arcadie*.

Réparons cet oubli.

L'auteur, James Barr, situé dans le pittoresque milieu de la marine le drame de son protagoniste, qui est celui de la grande majorité d'entre nous, dans l'inquiet prélude de notre vie précédant une sage et salutaire résignation à notre vraie nature.

L'Enseigne de Vaisseau Philippe Froëlich débarque de son unité pour se rendre au quartier général de Seattle. Prévenu libre, il doit y passer en cours martiale pour ce grave motif : insubordination envers son commandant en présence de l'ennemi. Ce n'est pas l'unique raison d'inquiétude de son esprit tourmenté.

Son homophilie foncière lui a été révélée au cours de cette nuit de Pearl Harbour où, de quart avec le matelot Stuff Manus, sur le pont du navire balayé par la tempête, agrippés l'un à l'autre pour garder leur équilibre, un coup de roulis les unit dans une étreinte qui se prolongea...

Phil a beaucoup réfléchi depuis lors. S'il est un dégénéré, le respect qu'il doit à sa famille ne commande-t-il pas son suicide ?

---

(1) Ed. de Paris, 550 F.

Il s'arrête, Dieu merci, à une décision moins tragique. Un prochain mariage ne pourra-t-il conjurer le mauvais sort et lui assurer aux yeux du monde la sacro-sainte respectabilité ? Ignorant délibérément des complications nouvelles qui résulteraient fatalement de ce nouvel état, il fait ainsi un pas provisoire vers la paix de l'Espoir : c'est du temps de gagné. Mais le Destin est là auquel il n'échappera pas.

Dès son débarquement il rencontre un certain Timothé Danelaw qui s'offre à le conduire dans son auto à la base de Seattle. Cet inconnu sympathique n'est autre qu'un commandant attaché à l'état-major de l'Amiral qui s'est épris sérieusement de lui. Son agissante sympathie, sa bienfaisante influence, son intimité avec l'Amiral obtiennent pour son jeune protégé un non lieu de la Cour martiale. Si providentiellement tiré d'affaire, comment l'Enseigne Froëlich pourrait-il marchander sa reconnaissante amitié ? : et de là à l'amour il n'y a qu'un pas, bientôt fait. Il n'est plus question de mariage pour Phil, et Tim lui offre de bâtir avec lui un commun avenir.

Au cours de l'action, Froëlich découvre que son grand-père, à qui il voua dès son enfance toutes ses prédilections familiales s'est évidemment trouvé dans la même impasse que lui. Mais sa ferme volonté lui permit, tout en faisant au monde les concessions indispensables, de préserver sa vie véritable, en marge de la société.

Salutaire exemple. Comme lui Philippe Froëlich pourra supporter l'épreuve de la vie grâce à l'action salvatrice de l'ami auquel il se confie :

« Et maintenant ma vie est une part de la vôtre, et votre vie une part de la mienne. Plus jamais nous ne serons complètement seuls. », a dit Tim à Phil.

Tous deux ainsi unis concilieront leur bonheur et leur réputation, chacun d'eux ayant reçu d'un incident du roman la preuve que le moindre scandale pourrait ébranler l'harmonieuse structure de leur vie.

Hélas, un accident mortel met un terme à leur liaison si sage. Froëlich seul désormais n'aura plus de bonheur que dans ses souvenirs.

S'il ne succombe pas une seconde fois à la fatale tentation du suicide, c'est que la part de sa vie qui est le souvenir de Tim ne doit pas être anéantie.

L'amour seul est plus fort que la mort.

Ainsi l'enseigne Froëlich nous donne un excellent exemple, et le roman de James Barr mérite d'être lu.

JEAN LE DOYEN.

# LE JOURNAL

de

DENTON WELCH

Cette année verra le dixième anniversaire de la mort d'un écrivain anglais extrêmement attachant dont l'œuvre, un peu oubliée en Angleterre, est mal connue en France. Un seul de ses romans, d'ailleurs inachevé, *A voice through a cloud* a été traduit sous le titre de *La Promenade interrompue*, et publié par les Editions Plon, dans la collection « Feux croisés », en 1955. L'année suivante paraissait, chez le même éditeur, son *Journal* qui est, à mon avis, son chef d'œuvre.

Ce journal — celui des six dernières années de sa vie — n'est ni un témoignage historique sur l'époque, ni un document psychologique où les maniaques de l'introspection pourraient découvrir quelque nouvelle méthode de connaissance intime. Pourtant l'époque — celle de la guerre et de l'après-guerre — et sa propre personnalité, assez complexe, offraient à Denton Welch un vaste champ d'expériences et d'observations. Il semble qu'il ait voulu esquisser l'une et l'autre, sans doute parce que les deux l'effrayaient. Il ne parle de la guerre que pour raconter, avec un égotisme naïf, le bombardement de sa maison « The Hopgarden », près de Wrotham, dans le Sussex, et il s'afflige de la perte de son argenterie. Il ne considère pas la guerre comme un phénomène généralisé, mais comme une sorte de malédiction individualisée qui fait disparaître, à vingt-cinq ans, un de ses amis d'enfance ou envoie mourir, dans le ciel anglais, un aviateur allemand dont la tombe lui inspire des vers mélancoliques.

Sur lui-même il est discret, avec une sorte de pudeur d'enfant trop bien élevé. C'est à la longue, par les pensées et les réflexions que lui suggèrent tel événement, telle personne, tel paysage, que se dessine son caractère hypersensible, généreux, ombrageux aussi.

Si, dans ce *Journal*, il est fort peu question des faits marquants de la guerre, beaucoup de soldats, néanmoins, y apparaissent; silhouettes fugitives et anonymes, rencontrées au hasard d'une promenade, sur une route ou dans un champ, et avec ces inconnus Denton Welch, malgré sa timidité, engage la conversation. La plupart sont des soldats anglais cantonnés dans ce coin du Sussex, certains des étrangers incorporés dans l'armée alliée, plus tard des prisonniers allemands.

« Amateur de meubles délicats et de garçons rustiques » — je crois que la phrase est de Maurice Sachs — Denton Welch trouve auprès de ces derniers une sorte de réconfort, de tranquillité robuste dont son esprit inquiet, son corps infirme — il souffre d'une maladie de la colonne vertébrale, conséquence d'un accident d'automobile — ont tous deux besoin. S'il note minutieusement et, non sans quelque vanité, ses rencontres avec des écrivains célèbres dont les compliments le rassurent car il doute de son talent, il consacre autant de soin au récit de ses conversations avec ces garçons qu'il a admirés pendant que ceux-ci nageaient, labouraient, conduisaient un attelage. De temps à autre surgissent des souvenirs de ses années d'adolescence, souvenirs qu'il relate avec une singulière netteté et une étrange puissance d'évocation notamment lorsqu'il se rappelle cet après-midi au bord de la rivière, près de Henfield, au cours de l'été de 1933 (*Journal* : Lundi 14 décembre 1942) et cet autre après-midi, en 1930, après la distribution des Prix au Collège de Repton (Mardi 23 février 1943).

Dans ses autres œuvres on trouve de semblables passages et je ne partage pas l'avis de Mme Célia Bertin, traductrice du *Journal*, qui estime que c'est à cause de son infirmité acquise que les amitiés masculines prirent chez lui cet aspect exalté. Si cela était, il n'aurait pas conservé un tel souvenir de la scène d'Henfield puisque à cette époque il était un jeune garçon en parfaite santé. « In Youth is pleasure » et « Maiden Voyage », deux romans autobiographiques concernant une période de sa vie antérieure à son accident offrent de nostalgiques descriptions d'inconnus avec lesquels le héros aurait aimé se lier. Quelquefois il y a réussi, mais pour une semaine, un jour seulement, au hasard des voyages et des vacances. Malgré tous ses efforts il est demeuré jusqu'à sa fin prisonnier de lui-même, incapable de s'amalgamer aux autres, de mener leur vie, d'éprouver les mêmes sentiments. Le bonheur est resté hors de son atteinte.

Au moment de quitter deux garçons d'une quinzaine d'années qui, après avoir nagé dans la rivière, se sont étendus sur la berge pour se sécher au soleil et parlent entre eux de ces mille riens de la vie quotidienne : le travail, le bal du samedi soir... il éprouve une tristesse aiguë : « J'avais de la peine, écrit-il, de m'arracher au spectacle de ce bonheur » (Samedi 3 juillet 1943).

Ses livres, ses porcelaines fragiles, ses bibelots précieux, le consolent de n'être pas l'un de ces garçons mais il connaît souvent de cruels instants de lucidité. Il prend alors davantage conscience de lui-même, du tragique de son existence : « Nous avons alors senti tous les deux, je crois, comme nous étions condamnés, comme tout le monde l'était, nous avons vu clairement la banale tragédie de nos vies, et de la vie de chacun. » et, un autre jour, il note : « J'ai vu ma figure dans la glace d'une vitrine et j'ai été déprimé. J'ai erré dans l'église, je me sentais prêt au suicide... »

C'est de cette nostalgie, de cette recherche désespérée de quelqu'un « qui le prendrait comme il est », qu'est issu en grande par-

tie le génie de Denton Welch. La maladie n'a été qu'un moyen de le développer en même temps qu'une possibilité de se consacrer presque exclusivement à son travail de peintre et d'écrivain. On pourrait citer à son propos ce qu'il écrivait de Gérard Hopkins : « Il est injurieux de cacher son secret, d'où jaillissait son génie... de prétendre qu'il était normal, en d'autres termes banal. » (26 septembre 1942).

PHILIPPE DE STEINRIED.

---

---

MAXENCE VAN DER MEERSCH

## MASQUE DE CHAIR

*Inédit - Tirage très limité*

Edition de luxe - 1 300 F

---

---

ROGER PEYREFITTE

## LES AMBASSADES

Edition nouvelle de luxe - 1 400 F

## BIBLIOGRAPHIE

(suite)

- PO LORRAIN (Jean) : *Le sang des dieux*, «*Les éphèbes*». (Edouard-Joseph, 1894).
- NO — *Un démontaque*, «*L'homme au complet mauve*». (E. Dentu, 1895).
- RF — *Le vice errant* (Albin Michel, 1926).
- RF — *Monsieur de Phocas* (Albin Michel, 1929).
- RF — *Hélie, garçon d'hôtel* (Albin Michel, 1929).
- RF — *La maison Philibert* (Albin Michel, 1932).
- RF LOTI (Pierre) : *Aziyadé* (Calmann-Lévy).
- RF — *Mon frère Yves* (Calmann-Lévy).
- TH LOUIS (Pierre) : *Mimes des courtisanes de Lucien*, «*Les lesbiennes*». (Editions Montaigne, 1927).
- RF LOUYS (Pierre) : *Aphrodite* (Mercure de France, 1896).
- PO — *Les chansons de Bilitis* (Charpentier et Fasquelle, 1949).
- ET LUCIEN DE SAMOSATE : *Les amours* (Librairie Garnier, 1934).
- BI LUMET (Louis) : *Les cahiers d'un congréganiste* (G. Charpentier, 1904).
- BI LUPPE (Marquis de) : *Astolphe de Custine* (Editions du Rocher, 1957).
- ET LUYT (Docteur) : *Les Fellatores* (Paris, 1888).
- RF LUZ (Maria) : *Puberté* (Editions de France, 1933).
- RF MAINDRON (Maurice) : *Saint-Cendre* (Fasquelle, 1898).
- RF MAIZERROY (René) : *Les deux femmes de Mademoiselle* (Albin Michel, 1885).
- RF — *Deux amies* (Victor Havard, 1885).
- RF — *Le boulet* (Victor Havard, 1886).
- RE MALAPARTE (Curzio) : *La peau* (Denoël, 1949).
- RF MALLET-JORIS (Françoise) : *Le rempart des béguines* (Julliard, 1954).
- RF — *La chambre rouge* (Julliard, 1955).
- RE MANN (Thomas) : *La mort à Venise* (Arthème Fayard, 1947).
- PO MONTESQUIOU-FEZENSAC (Robert de) : *Les hortensias bleus* (G. Charpentier, 1896).
- PO — *Sabliers et lacrymatoires* (Edward Sansot, 1917).
- ET — *Elus et appelés* (Emile-Paul Frères, 1921).

- TH MONTHERLANT (Henri de) : *La ville dont le prince est un enfant* (Gallimard, 1951).
- RE MOORE (Pamela) : *Chocolates for breakfast* (Julliard, 1956).
- ET MORAND (Paul) : *L'Europe galante* (Bernard Grasset, 1925).
- RE MORAVIA (Alberto) : *Agostino* (Charlot, 1946).
- RF MORENCY (Mme de) : *Journal d'une enfant vicieuse* (Paris, 1903).
- NO MOULOUDJI : *Enrico, « Le maçon »* (L'Arbalète, 1955).
- TH MOURET (Gabriel) : *Lawn tennis* (Stock, 1911).
- RF MOURGUES (Odette de) : *Le jugement avant-dernier* (Calmann-Lévy, 1954).
- RE MUNTHE (Axel) : *Le livre de San Michele* (Albin Michel, 1937).
- RF MUSSET (Alfred de) : *Gamiani* (Gay, à Bruxelles, 1864).
- RF MYRTIE : *L'aventureuse Pepa* (Librairie du xx<sup>e</sup> siècle, 1910).
- RF NABONNE (Bernard) : *Héradyas, l'amazone* (Eugène Figuière, 1923).
- ET NAZIER (Docteur François) : *L'anti-Corydon* (Editions du Siècle, 1924).
- SC — *Trois entretiens sur la sexualité* (Editions du Siècle, 1926).
- ET NERAL : *La psychanalyse au service de l'amour* (Editions Méditerranée, 1951).
- ET NEROMAN (Dom) : *Verlaine aux mains des dieux* (Jean-Renard, 1944).
- RF NICOLET (Arthur) : *Mektoub* (Editions des Antipodes, 1949).
- RF NIMIER (Roger) : *Le hussard bleu* (Gallimard, 1950).
- BI NORMANDY (Georges) : *Jean Lorrain intime* (Albin Michel, 1928).
- RF NOURISSIER (François) : *Le corps de Diane* (Julliard, 1957).
- ET O'BRIEN (Justin) : *Albertine l'ambiguë* (Paris, 1949).
- RF OLIVIA : *Olivia* (Stock, 1949).
- SC OMBREDANNE (L.) : *Les hermaphrodites et la chirurgie* (Messon et Cie, 1939).
- ET OPPENHEIMER (Franz) : *Homosexualité et malthusianisme* (non encore traduit).
- ET ORAISON (Marc) : *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité* (P. Lethielleux, 1952).
- RF ORIEUX (Jean) : *L'aigle de fer* (Flammarion, 1949).
- BI PACQ (Hilary) : *Le procès d'Oscar Wilde* (Gallimard, 1933).
- RF PAILLO (Fortuné) : *Amant ou maîtresse ? ou l'androgynie perplexe* (Flammarion, 1922).
- RF PATRONI GRIFFI (Giuseppe) : *Petit gars du Trastevere* (non encore traduit).
- RF PELADAN (Joséphin) : *L'androgynie* (E. Dentu, 1891).

JAMES BALDWIN

GIOVANNI MON AMI

Ed. Table Ronde — 240 p. — 790 F

---

MARC DANIEL

HOMMES DU GRAND SIÈCLE

*Etudes sur l'homosexualité sous les règnes  
de Louis XIII et de Louis XIV*

70 pages - 350 F (400 F avec port)

(avec dédicace de l'auteur)

---

RESTAURANT

CHEZ CHARLY

*Le Rendez-vous des Amis de tous les Pays*

9, rue d'Argenteuil — PARIS 1<sup>er</sup>

*Métro : Palais-Royal - Pyramides*

RIC. 90-07

OUVERT CHAQUE JOUR MIDI ET SOIR

*sauf mercredi*

JEAN DAVRAY

après *Le bruit de la vie*

**LE MATIN VIENT ET LA NUIT AUSSI**

Plon - 340 p. - 900 F

---

---

ADRIEN FERCK

**LA FOSSE AUX CAFARDS**

« *Face au démon de la solitude* »

Julliard - 187 p. - 570 F

---

---

MEYER LEVIN

**CRIME**

Stock - 390 p. - 990 F

---

---

CLAUDE BRUNEGARDE

**DROLE DE CHATEAU**

« *Un roman de mœurs dites "bonnes"* »

Julliard - 256 pages - 750 F